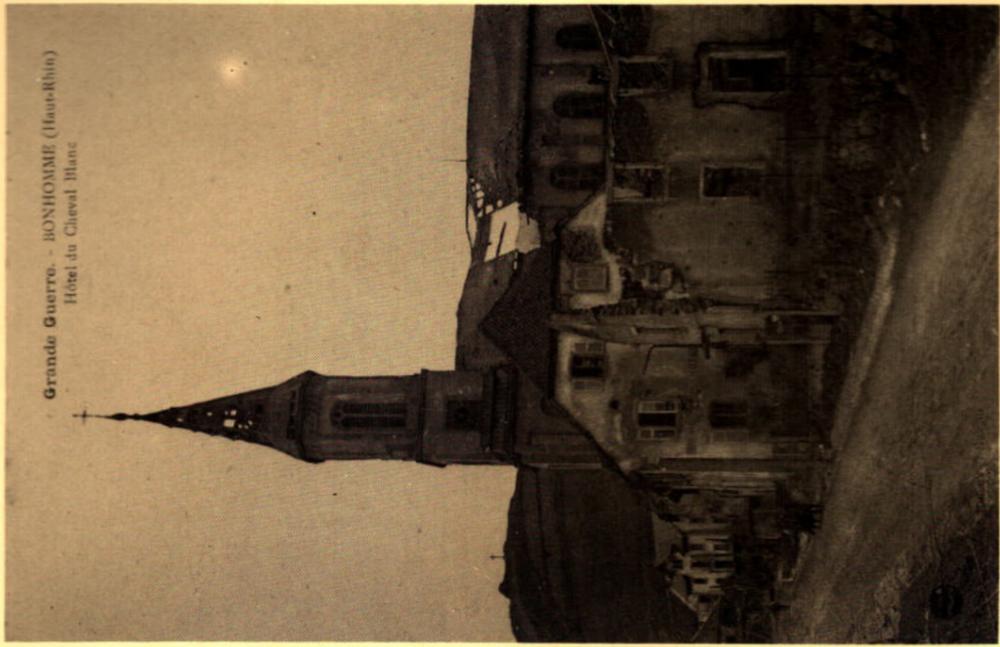
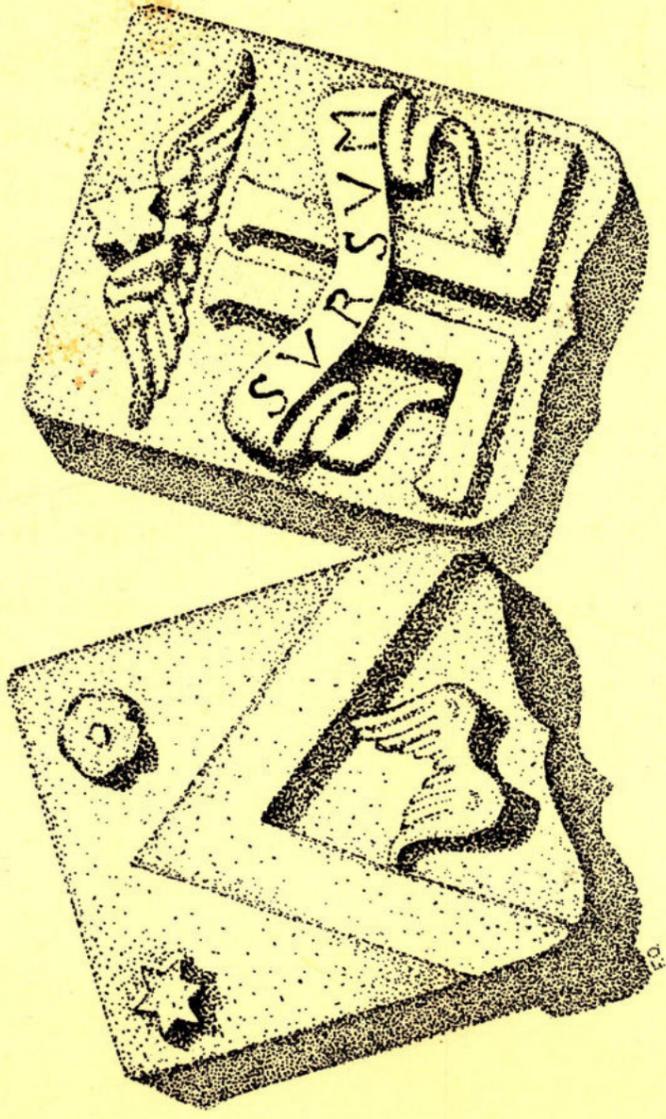


**SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU CANTON DE LAPOUTROIE
VAL D'ORBÈY**



Grande Guerre. - BONHOMME (Haut-Rhin)
Hôtel du Cheval Blanc



BULLETIN N°3

1984

**BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU CANTON DE LAPOUTROIE
VAL D'ORBÉY**

N° 3 ~ 1984

SIEGE SOCIAL

50, rue Charles de Gaulle

68370 ORBÉY

*La Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey
a été inscrite au Registre des Associations du Tribunal d'Instance de Kaysersberg
et est affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire d'Alsace.*

Le présent Bulletin 3 - 1984 a été tiré à 300 exemplaires.

Tous droits réservés.

Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Dépôt légal : 4° trimestre 1984

ILLUSTRATIONS DE COUVERTURE :

*Armoiries de la Famille LEFEBURE : dessin de Florent OSTHEIMER,
d'après la chapelle funéraire LEFEBURE à Orbey.*

Carte postale du Bonhomme, après la Première Guerre mondiale.

SOMMAIRE

3	Editorial	Soeur BEATRIX
4	Compte-rendu de l'Assemblée Générale 1983	Soeur BEATRIX
7	Le nouveau Comité	
8	Rapport financier 1983	Rose-Blanche DUPONT
9	Les Membres en 1983	
11	La Société d'Histoire à la Foire Européenne de Strasbourg	Soeur BEATRIX
12	La Section de Généalogie est née	Josée COUTY
13	Un Calvaire rénové	
14	Appel pour le développement du fonds de documentation	
14	Nos publications	
15	Des Associations au service du patrimoine	
16	Le courrier des lecteurs	
18	Des fouilles à Pairis	
19	Compte-rendu : Robert GALL : Croix Champêtre et Habitat rural à Labaroche	André PERRIN
21	Note de lecture : Odile KAMMERER : Le cheptel bovin dans le Val d'Orbey avant la guerre de Trente Ans : Pour une histoire écologique	Annie PICHLER
24	Note de lecture : Les enfants et le patois dans le canton de Lapoutroie	Catherine SIMON
32	Les origines de la Famille Lefébure	Soeur BEATRIX
38	L'électricité dans le Val d'Orbey - 1ère partie	Anny BLOCH-RAYMOND
44	La culture biologique	René PRUD'HOMME
48	L'Eglise St Nicolas du Bonhomme - 1ère partie	M. le Curé HABIG
59	Pairis vient-il de Paradis ?	Pierre COLIN
60	Un document d'archives de 1791	Maria JULLIARD
63	Le cimetière de mon village : poésie	Maria JULLIARD
64	In bon vaula : histoire racontée par	Henri PETITDEMANGE
65	Dou peur ammes : histoire racontée par	Maurice HERMANN
66	Il y a 70 ans : La Première Guerre Mondiale. Témoignages recueillis par les	Elèves de 3e du Collège d'Orbey
80	Bibliographie sur la deuxième guerre mondiale	Armand SIMON
83	Les aléas du destin : nouvelle	Maria JULLIARD
88	L'école primaire à Labaroche sous l'occupation allemande : souvenirs	André PERRIN
90	Chronologie de la Libération du canton de Lapoutroie	Armand SIMON

ÉDITORIAL

L'équipe de rédaction est heureuse de présenter le Bulletin n° 3 (année 1984) à ses lecteurs.

Bulletin de liaison entre les membres de la Société Cantonale d'Histoire, mais aussi bulletin d'information. Les activités de la Société, les faits susceptibles de rappeler à la population du Canton, l'histoire de son passé, sont relatés dans un souci de vérité et d'objectivité. Atteindre toutes les sensibilités, tous les niveaux intellectuels par des articles variés, allant de la recherche historique savante à l'anecdote populaire en patois ... restent l'objectif principal de l'équipe de rédaction.

Que soient remerciées toutes les personnes qui ont contribué à l'élaboration de ce bulletin : articles fournis et sélectionnés, mise en pages dactylographiées, illustrations choisies.

Notre gratitude s'adresse aussi aux libraires et commerçants qui acceptent de diffuser nos publications.

Mon souhait à formuler pour 85 : que soit doublé voire triplé le nombre d'adhérents à la Société d'Histoire. Son développement est lié à ses ressources. Le dynamisme de ses membres, leur amour de la terre des ancêtres, nous aideront à écrire un livre d'histoire qui est le leur.

*Au nom du Comité
de l'équipe de rédaction*

La Présidente Soeur Béatrix

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 1983

L'assemblée générale annuelle de la Société d'Histoire du canton de Lapoutroie-Val d'Orbey a eu lieu le dimanche 8 avril 1984 en fin de matinée à la salle des fêtes de Bonhomme. C'est devant une nombreuse assistance que M. TOSCANI, maire, prononça des paroles de bienvenue, remerciant la présidente d'avoir choisi le village pour cette réunion. Il remercia tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du canton et les félicita pour leur dévouement et le travail qu'ils accomplissent afin que plus tard on continue à connaître ce qui fut la vie du canton.

De nombreuses personnalités étaient présentes; M. KLINKIN, maire de Labaroche, le premier adjoint d'Orbey, M. Raymond MAIRE, ceux du Bonhomme, M. BRUNEL, correspondant des Monuments Historiques, Mme POMMOIS représentant la Société d'Histoire de l'Outre Forêt (Niederbronn), le président de celle de Kientzheim, M. HOBEL, M. COLIN, docteur ès lettres, des membres de la Société Philomatique vosgienne, Mme MULLER, représentant la municipalité de Lapoutroie.

La présidente, Soeur Béatrix François les salua et avec émotion rappela le souvenir de Mme Joséphine Haxaire, membre actif décédée ainsi que celui de M. Jean Ittel qui le premier avait suggéré selon sa propre expression " la création d'une Société d'Histoire dans le fond de la Vallée ". Une minute de silence fut respectée en leur mémoire. Puis la présidente remercia M. Toscani de son accueil chaleureux et tous les présents pour l'intérêt manifesté à l'égard de l'histoire du canton qu'il soit celui d'origine ou d'adoption. Puis elle présenta les excuses de diverses personnalités et après lecture de l'ordre du jour annonça la démission du vice-président, M. Armand Simon et l'admission, qui devait être ratifiée par l'assemblée, d'un nouveau membre du comité.

La secrétaire, Mme Schehin, fit la lecture du rapport moral de l'assemblée générale 1983 à Labaroche et qui fut approuvé.

LA MAINTENANCE ET LA CULTURE DU PATOIS WELSCH

Soeur Béatrix rappela le but de la société : éveiller et stimuler dans la population, chez les jeunes en particulier, l'amour et le respect du passé ainsi que de ses témoins ; monuments, folklore, traditions, etc.. La conservation, la recherche, la mise en valeur des dits témoins en collaboration avec les municipalités et les sociétés apparentées sont l'une des branches de l'activité. L'autre étant la maintenance et la culture de la langue particulière du canton. C'est en 1979 que les statuts furent élaborés et consignés au J.O. le 28.4.80. Au titre des relations extérieures la société d'histoire appartient à la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace présidée par M. Marcel Thomann, est abonnée à la Revue d'Alsace, a participé aux cérémonies du 7e centenaire de l'arrivée des Clarisses à Alspach, tout comme au 400e anniversaire de Schwendi à Kientzheim. Des relations privilégiées règnent avec la Société philomatique vosgienne, avec les Genêts d'Or avec lesquels a eu lieu l'élaboration de la revue " Dialogues transvosgiens ". Elle a également participé à une revue patronnée par l'inspection académique du Haut-Rhin " Bi uns d'Heim "

l'écho de la région. Il y a également un travail de recherches et de correspondances aux nombreuses questions qui sont posées à la présidente, sur l'origine d'une famille, les essences dans la forêt vosgienne et celle-ci qui a fait sourire l'assemblée " Combien de dolmens et de menhirs à Orbey parce que la population est d'origine celte ? " Des réponses sont apportées qui se soldent souvent par une adhésion à la Société d'histoire. Il fut ensuite question du rôle d'animation d'un président à qui il faut la collaboration des membres de la société.

DE NOMBREUSES REALISATIONS ET DES PROJETS

Trois projections ont été faites en 1983 d'un montage audio-visuel rappelant l'histoire du canton et présentant les vestiges de son passé. Deux après-midi " portes ouvertes " ont eu lieu au siège de la société, les calvaires du col de Bermont et celui du Fossé à Lapoutroie ont été restaurés et la présidente remercia les entreprises Scandella à Orbey et Toranelli et Parmentier à Lapoutroie, qui ont fait un travail impeccable. La société d'histoire a fait publier le Glossaire du Patois d'Orbey grâce aux conseils de M. Colin, spécialiste du patois roman et docteur ès lettres, M. Herrmann et ceux qui ont participé à cette élaboration furent remerciés. Cet ouvrage a recueilli un succès certain tout comme le Bulletin n° 2 de la Société d'histoire dont la rédaction était assurée par le vice-président. Ses collaborateurs, les personnes qui avaient fourni des textes et des illustrations ne furent pas oubliés dans les éloges, non plus que M. Mathieu, secrétaire de mairie à Lapoutroie ainsi que la commune pour avoir réédité quelques bulletins n° 1 introuvables maintenant.

La création de sous-groupes est destinée à élargir les activités, le cercle généalogique avec Mme Maire, le cercle archéologique sous la direction de M. Brunel. D'autres projets sont en cours : la création d'un comité de lecture qui examinera les projets de publication dans le bulletin. Le Glossaire du Patois d'Orbey aura une suite sur le patois du canton à l'aide du cercle patoisant. La présidente lança un appel : " N'hésitez pas à offrir votre savoir même si vous estimez qu'il est minime, ensemble nous en ferons quelque chose de bien ".

La trésorière, Melle Rose-Blanche Dupont, donna le bilan financier qui fut approuvé par les commissaires aux comptes MM. Jean Ancel et Broessel et l'assemblée. Les réviseurs aux comptes pour l'exercice 1984 ont été désignés, ce sont MM. Joseph Antoine et André Rouvier. On passa ensuite à l'élection du vice-président, M. Simon donnant sa démission de cette fonction, mais demeure au comité. M. Maurice Herrmann fut désigné à l'unanimité et M. Pierre Bedez fait son entrée au comité. Le nouveau vice-président les remercia pour la confiance témoignée et espéra s'en montrer digne.

SOUTIEN ET COLLABORATION

La discussion s'engagea ensuite sur diverses propositions, dont celle de M. Schillinger de Colmar, pourquoi ne pas mettre dans le prochain bulletin des pages " soutien et collaboration " qui sensibiliseraient la population aux recherches entreprises qui pourrait mettre à la disposition de la société des documents ou un ancien outillage qui serait en bonne place dans le futur musée de Fréland pour lequel une association sera créée et dont la société d'histoire demande à faire partie. Une documentation pourra être constituée à base de photos, mais cela demande un travail important de collecte et ensuite

de répertoriation. Des enregistrements ont déjà été faits pour que la tradition orale soit sauvegardée. M. Brunel parla des sondages effectués à l'ancienne Abbaye de Pairis, ces premiers travaux permettent des précisions certaines sur l'emplacement de l'ensemble des bâtiments. Des mesures de protections ont été prises pour les vestiges de l'abbaye, il est question d'un musée lapidaire et d'un spectacle "son et lumière".

Une dernière précision fut apportée avant la clôture de l'assemblée générale, il y a 120 membres en 84 contre 99 en 1983. Un apéritif fut offert par la municipalité avant le repas à l'Hôtel de la Poste où "fiauves" (blagues) et chansons en patois abondèrent pour rester dans la note.

LE NOUVEAU COMITÉ

BUREAU

Présidente :	Soeur BEATRIX
Vice-Président :	Monsieur Maurice HERMANN
Trésorière :	Mademoiselle Rose-Blanche DUPONT
Trésorier-Adjoint :	Monsieur Marius RONECKER
Secrétaire :	Madame Bernadette SCHEHIN
Secrétaire-Adjointe :	Madame Maria JULLIARD

ASSESEURS

Monsieur Joseph ANTOINE
Monsieur Pierrot BEDEZ
Monsieur Eric HAMRAOUI
Monsieur Raymond MAIRE
Monsieur Michel MATHIEU
Monsieur Armand SIMON
Monsieur Armand TOSCANI

RAPPORT FINANCIER 1983

RECETTES

Croquis historiques	2 962,00
Pal de Lours	523,00
Bulletins n° 1	1 080,00
Bulletins n° 2	1 220,00
Autrefois en Pays Welche	11 920,00
Glossaires	1 265,00
Cotisations 1983	4 290,00
Cotisations 1984	523,00
Subventions des communes Orbey-Fréland-Lapoutroie	1 600,00
Dons pour le Calvaire	4 830,00
Dons-Location de matériel	500,00
Remboursement de frais	47,90
TOTAL	30 537,90
Solde au 31.12.1982	
- en banque	3 468,64
- en caisse	692,85
	34 699,39

DEPENSES

Achat d'un projecteur	1 039,00
Assurance local	366,00
Panneaux expo	1 570,00
Plaque Calvaire de Bermont	278,00
Restauration Calvaire de Bermont	3 795,20
Impression Bulletin n° 2	4 521,00
Impression du Glossaire	12 195,63
Fournitures de bureau	2 603,92
Documentation	913,80
Frais de P.T.T.	553,00
Frais de téléphone	126,70
Frais d'inauguration du local	310,00
Frais divers	187,00
Cotisations diverses	220,00
TOTAL	28 680,15
Solde au 31.12.1983	
- en banque	5 804,84
- en caisse	214,40
	34 699,39

MEMBRES EN 1983

1 - AIMETTI Alex - Orbey	31 - FUHLER Björn - Orbey
2 - ANCEL Jean - Fréland	32 - FOESSEL Georges - Strasbourg
3 - ANTOINE M.Th. - Hachimette	33 - Docteur GAVANDA - Lapoutroie
4 - Mr BALDINGER - Orbey	34 - GERARD Georgette - Orbey
5 - Mr BAILIAS - Bourg-la-Reine	35 - Mme GRUNEWALD - Colmar
6 - Mr BANNWARTH - Lapoutroie	36 - Docteur GRUNEWALD - Colmar
7 - BARLIER Madeleine - Orbey	37 - GRIVEL (Abbé) - Orbey
8 - BATAILLE Anne - Paris	38 - GUIDAT François - Orbey
9 - BATOT Marguerite - Orbey	39 - GUIDAT René - Orbey
10 - BEATRIX (Soeur) - Hachimette	40 - GUIDAT Joseph - Orbey
11 - BEDEZ Jeannot - Orbey	41 - HAXAIRE Joséphine - Lapoutroie
12 - BEDEZ Pierre - Orbey	42 - HABIG (Abbé) - Le Bonhomme
13 - BERTHIER M.Christine - Orbey	43 - HAMRAOUT Eric - Lapoutroie
14 - BLAISE Georgette - Orbey	44 - HERMANN Maurice - Orbey
15 - BLANCK Gérard - Kayserberg	45 - HERMANN Marie - Orbey
16 - BROESSEL René - Fréland	46 - HERMANN Maria - Hachimette
17 - BRUNNER Pierre - Orbey La Chaume	47 - HERQUE Raymond - Orbey
18 - COLIN Pierre - Taintrux-Rougierville	48 - HOLTZMANN (Abbé) - Ribeauvillé
19 - COLLIN Christiane - Fréland	49 - HURSTEL Josée - Fréland
20 - CHARLES (Soeur) - Orbey	50 - Mr HURSTEL - Brunoy
21 - CLAUDEPIERRE Germaine - Orbey	51 - HUG Aloyse - Orbey
22 - COUTY Josée - Hachimette	52 - HUSS Maria - Orbey
23 - DEFASNE G. - Lapoutroie	53 - JACKY-MARION - Lapoutroie
24 - DEMANGEAT Jacques - Orbey	54 - JULLIARD Maria - Lapoutroie
25 - DIDIERJEAN Claude - Fréland	55 - KLINKLIN Maire de Labaroche
26 - DUPONT Gérard - Orbey	56 - LAMOUCHE Marcel - Orbey
27 - DUPONT Rose-Blanche - Orbey	57 - LAMOUCHE - Ingersheim
28 - EBERLE Denise - Orbey	58 - LAURENT Yvonne - Orbey
29 - EBERLE Paulette - Orbey	59 - LAURENT Suzanne - Orbey
30 - ELLER Peter - Lapoutroie	60 - LAURENT Chantal - Lapoutroie

- 61 - LEMAIRE - Lapoutroie
- 62 - LIETARD - Paris
- 63 - LOING Edmond - Hachimette
- 64 - MAIRE Raymond - Orbey
- 65 - MARCHAND Raymond - Orbey
- 66 - MARCHAND P. - Ingersheim
- 67 - MARCO M. Thérèse - Hachimette
- 68 - MATHIEU Michel - Lapoutroie
- 69 - MASSON François - Lapoutroie
- 70 - MASSON Roger (Abbé) - Orbey
- 71 - MAURER Agnès - Orbey
- 72 - MERCKY Roger - Strasbourg
- 73 - MILLION Joseph - Hachimette
- 74 - MINOUX J. - Hachimette
- 75 - MOINAUX Pierre - Anould
- 76 - MULLER Irène - Lapoutroie
- 77 - MUNIER Gaston - Orbey
- 78 - NOEL Paul - Orbey
- 79 - OSTHEIMER Florent - Strasbourg
- 80 - PARMENTIER Clotilde - Labaroche
- 81 - PARMENTIER Denis - Labaroche
- 82 - PARMENTIER Gilbert - Hachimette
- 83 - PATRY Hervé - Guémar
- 84 - PERRIN André (Père) - Trois-Epis
- 85 - PETITDEMANGE Henri - Fréland
- 86 - PICHLER Annette - Orbey
- 87 - PICHLER Roger - Orbey
- 88 - POMMOIS - Niederbronn
- 89 - PONTI Marius - Lapoutroie
- 90 - PRUD'HOMME André - Orbey
- 91 - PRUD'HOMME Denise - Orbey
- 92 - PRUD'HOMME R et G - Orbey
- 93 - RAABE (Maître) - Orbey
- 94 - RIBOLZI (Abbé) - Orbey

- 95 - RIBOLZI J.Charles - Orbey
- 96 - RIETTE - Colmar
- 97 - RETTIG Denise - Fréland
- 98 - REUCHE Jean - Hachimette
- 99 - RONECKER Marius - Fréland
- 100 - SCHNEIDER (Docteur) - Orbey
- 101 - SCHEHIN Bernadette - Orbey
- 102 - Mr SCHILLINGER - Colmar
- 103 - SCHUSTER Suzy - Orbey
- 104 - SCHUSTER René (Mme) - Orbey
- 105 - SIMON Armand - Orbey
- 106 - SIMON Paul - Orbey
- 107 - SIMON Catherine - Orbey
- 108 - SIMON Roger - Vanves
- 109 - SIMON Georges - Dossenheim
- 110 - SIMON Paul - Riespach
- 111 - SIRAC Suzanne - Orbey
- 112 - Mr SCHRECK - Le Bonhomme
- 113 - SOEURS DOMINICAINES - Orbey
- 114 - THOMANN J.Bertin - Orbey
- 115 - TORANELLI Alex. - Lapoutroie
- 116 - TOSCANI Armand - Le Bonhomme
- 117 - Mr VAN DAAL - Strasbourg
- 118 - Melles VELCIN - Orbey
- 119 - WALTZER Gaby - Orbey
- 120 - Mr WANLIN - Labaroche
- 121 - Mme ZANN - Orbey

Membres d'Honneur

- 122 - Mme DENIS CRNS - Strasbourg
- 123 - Mr VOGLER Palais Universitaire
Strasbourg

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE A LA FOIRE EUROPÉENNE DE STRASBOURG

Soeur BEATRIX



La Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace, à laquelle adhère la Société Cantonale d'histoire, a obtenu un stand à la Foire Européenne de Strasbourg. Pendant 11 jours les différentes sociétés d'histoire ont successivement présenté les caractéristiques de leurs régions. La journée du 17 septembre 1984 était réservée aux sociétés d'histoire de Kaysersberg, et du canton de Lapoutroie ainsi qu'au musée postal de Riquewihr.

Depuis fort longtemps, c'est la vie rurale qui a tissé l'histoire du Val d'Orbey. Il fut donc décidé, en accord avec la fédération, de présenter les ressources naturelles du canton la montagne, la forêt, l'herbage, l'eau et leurs dérivés en un grand panneau illustré. L'animation était assurée par Marie-Claude GUIDAT qui avait accepté de se confectionner un costume de marcaire, par Soeur Béatrix, présidente de la Société d'Histoire et Mme SCHEHIN.

Rien ne manquait à la démonstration, bassins de cuivre, segneuye, plateau de bois, garni de sel, formes et même les fromages aux différents stades de leur mûrissement. Ils voisinaient avec quelques fromages des chèvres de nos montagnes. Les nombreux visiteurs du stand avaient la possibilité de déguster et ils ne se sont pas fait prier. Les publications de la Société d'Histoire "Autrefois en Pays Welsche" et le "Glossaire du Patois d'Orbey" ont eu un franc succès. Les centaines de dépliants touristiques du SI cantonal et des Genêts d'Or ont tous été emportés.

Mme GUIDAT, la marcaire, Soeur Béatrix, la présidente, ont été invitées sur le plateau de Radio "Nuée-Bleue" où par la voie des ondes, elles ont été d'excellentes ambassadrices du Canton Vert. L'expérience sera reconduite en 1985 sur un autre thème.

LA SECTION DE GÉNÉALOGIE EST NÉE....

Josée COUTY

Le samedi 16 juin 1984, à Orbey, la nouvelle section de la Société Cantonale d'Histoire, le Cercle Généalogique, a tenu pour la première fois sa réunion au domicile de son animatrice Mme Georgette MAIRE.

Qu'est la généalogie ? C'est une science qui a pour objet la recherche de l'origine et l'étude de la composition des familles. La généalogie présente une grande utilité juridique au Moyen-Age, lorsque l'Eglise eut interdit les mariages entre personnes liées par un trop petit nombre de degrés de parenté et plus tard, au XVIIe siècle, lorsque les candidats se trouvèrent dans l'obligation de faire preuve d'un nombre déterminé de quartiers de noblesse pour prétendre à certaines dignités, à certains emplois, à certaines charges. Actuellement, en plus de son intérêt historique, la généalogie joue encore un rôle très important dans la recherche des héritiers et la détermination des droits de succession.

C'est en présence de la présidente de la Société Cantonale d'Histoire Soeur BEATRIX qu'eut lieu cette première réunion avec des membres de ce nouveau cercle venus de Lapoutroie, Kaysersberg et Colmar et qui sont déjà presque des spécialistes en la matière. Cette dame de Kaysersberg par exemple mène des recherches sur sa famille depuis trois ans déjà.

Depuis 24 ans, M. SCHILLINGER fait des recherches et a présenté aux personnes présentes une branche de sa famille, une réalisation de toute beauté. M. KLEINDIENST, membre du Cercle Généalogique d'Alsace, s'était excusé mais participera aux travaux lors de prochaines réunions.

La première avait pour but de mettre en commun les différentes méthodes de recherche. Des arbres généalogiques furent étudiés. Les participants apprirent que la généalogie est une science soumise à des règles internationales, dont le système Stratonitz de numérotation normalisée et universelle employée par la plupart des généalogistes. Sur un arbre généalogique les différentes étapes de la vie doivent elles-aussi être marquées de signes précis, pour la naissance une étoile ou un rond, un mariage deux ronds, un décès une croix etc.. à côté des dates. Cette première réunion fut très animée et enrichissante par les échanges entre ces " spécialistes " de la généalogie qui ne demandent qu'à partager leur passion avec des personnes curieuses de découvrir leurs origines.

Toutes les personnes du canton qui désireraient adhérer à ce cercle généalogique voudront bien se faire connaître auprès de la présidente de la Société d'Histoire Cantonale Soeur BEATRIX tél. 47.51.96 et de l'animatrice Mme Georgette MAIRE, 68a, rue Charles de Gaulle à Orbey.

UN CALVAIRE RÉNOVÉ

Après les croix de Bermont et du Fossé à Lapoutroie, c'est une croix située sur la route qui relie Hachimette à Fréland, qui à son tour, a été rénovée par la Société Cantonale d'Histoire.

Ce calvaire à l'origine n'était pas placé à cet endroit, mais à l'entrée de Fréland.

Elle avait été brisée probablement pendant la révolution, deux dates figurent sur son socle, 1719 - 1802, l'une d'entre elle ayant été découverte lors du décapage de la pierre fort bien réalisé par M. Adrien PARMENTIER, l'entreprise TORANELLI a également participé aux travaux de rénovation.

En grès rose massif, ce calvaire n'est pas dénué de valeur artistique. Le Christ qui y était attaché sans doute par des mains pieuses, n'était pas d'origine; en fonte il a été repeint couleur bronze et sera placé sur un autre calvaire plus adéquat de Fréland ou Lapoutroie.

Le monogramme du Christ gravé à l'intersection des bras de la Croix, prouve bien qu'il n'y figurait pas à l'origine. C'est un fort beau travail qui a été réalisé, un de plus à l'actif de la Société Cantonale d'Histoire qui poursuit la mission qu'elle s'est fixée, la sauvegarde et la préservation des témoins de notre passé.



APPEL POUR LE DÉVELOPPEMENT DU FONDS DE DOCUMENTATION

Lors de l'Assemblée Générale du 8 Avril 1984, M. SCHILLINGER suggérait l'intérêt et l'urgence de connaître les richesses du patrimoine disséminées dans le canton et dans les familles. Il lançait un appel aux personnes détentrices d'objets ou de documents intéressants, pour qu'elles les signalent à la Société d'Histoire.

Possédez-vous :

- des objets anciens,
- des documents ou des ouvrages anciens sur la région,
- des archives familiales ou locales anciennes,
- des photographies ou des documents iconographiques ?

Signalez-les à la Société d'Histoire qui en prendra note, établira un descriptif, prendra des photographies éventuellement.

Bien entendu, il n'est pas demandé de céder ou de prêter ces objets et documents, qui sont souvent des éléments précieux du patrimoine d'une famille. De plus, l'accès aux informations ainsi collectées sera confidentiel et contrôlé, réservé aux chercheurs.

Grâce à votre action, le passé de votre région sera mieux connu et préservé. Ne laissez pas le patrimoine public ou privé tomber dans l'oubli !

NOS PUBLICATIONS

PALS DE LOURS : contes et récits des veillées. (Epuisé)

AUTREFOIS EN PAYS WELSCHE : ouvrage réalisé par Mme DENIS et le Centre de Sociologie régionale à partir des enquêtes menées par la Société d'Histoire. (35 Frs)

GLOSSAIRE DU PATOIS D'ORBÈY : sous la direction de M. Maurice HERMANN, Vice-Président de la Société d'Histoire. (35 Frs)

Disponible également à la Société d'Histoire :

DIALOGUES TRANSVOGIENS N° 2 (35 Frs)

DES ASSOCIATIONS AU SERVICE DU PATRIMOINE

La Société d'Histoire n'est pas la seule, ni la première association soucieuse de la défense et de la conservation du patrimoine de notre canton.

Nous nous devons de saluer fraternellement les associations amies et de rappeler leur action en quelques mots.

FRELAND : ASSOCIATION DE SAUVEGARDE ET DE VALORISATION DU PATRIMOINE

Président : M. Urbain COUTY. Fraîchement créée, cette association a pour but principal la transformation de la vieille maison curiale en une Maison des Arts et Traditions Welsches, ainsi que son animation.

LABAROCHE : LES COMPAGNONS DU HOHNACK

Présidente : Mme Rica LOCICERO. Les compagnons du Hohnack oeuvrent à la sauvegarde et à l'entretien du château du Hohnack. Le 30 septembre 1984, ils ont présenté la première tranche de leurs travaux à une nombreuse assistance et aux élus du département et de la région. Un soleil radieux a salué leurs efforts et embelli la fête joyeuse et colorée qui a animé les vieilles murailles.

LE GROUPE PATOISANT DE LABAROCHE

Animateur : M. Jean François MILLION, a collecté des années durant les termes et expressions patoises et prépare la publication imminente d'un dictionnaire du patois de Labaroche.

LES BALADINS DU HOHNACK

Sous la direction de Mme PIERRE, présentent des danses traditionnelles, parés de jolis costumes locaux et sont fréquemment accompagnés par la Société de Musique de Labaroche dirigée par M. PIERRE.

ORBÈY : LE MUSEE DU VAL D'ORBÈY

Propriété de M. et Mme LAURENT, présente d'intéressants témoignages du passé local. L'initiative de M. et Mme LAURENT a été récompensée par l'attribution de Bretzel d'Or 1982.

Bien d'autres associations de sports et de loisirs continuent à enrichir le patrimoine culturel de nos vallées par leurs activités et leur dynamisme. Certaines fêtent même leur soixante-dix, quatre-vingt ans d'existence, ou plus ..., et poursuivent alertement l'oeuvre des aîeux fondateurs.

Si d'aventure nous avons oublié de mentionner les initiatives de quelque association soucieuse du patrimoine, qu'on veuille bien nous pardonner et nous transmettre les informations utiles, pour que nous puissions nous en faire les porte-paroles.

LE COURRIER DES LECTEURS

A PROPOS D'AUTREFOIS EN PAYS WELSCHES

" Cette Revue propose une série d'enquêtes sur les us et coutumes particuliers de cette partie alsacienne, tellement apparentées aux Vosges romanes que les habitants sont surnommés " Welsches " (terme péjoratif pour désigner les Lorrains implantés en Alsace). Un bon numéro sur les coutumes alimentaires, la ferme, les chansons avec musique notée, les âges de la vie, les croyances populaires, dictons, etc... "

Revue Populaire Lorraine, Nancy-Metz

A PROPOS DU GLOSSAIRE DU PATOIS D'ORBÈY

" J'ai bien reçu votre aimable envoi des diverses publications de votre Société et je vous en remercie vivement. J'ai été on ne peut plus admiratif devant le travail considérable effectué par notre ami HERMANN pour le Glossaire du Patois et vous prie de lui transmettre toutes mes félicitations pour cette oeuvre si précieuse.

Quant à la Revue de la Société, elle est de la meilleure qualité et je m'y suis plongé avec le plus grand intérêt. "

Georges FOESSEL, Archiviste

" J'ai prêté le Glossaire à Mr LANHER de l'Université de Nancy II. Les remarques ont toutes été positives et élogieuses. Bien sûr, il attend avec impatience une suite éventuelle. "

Pierre COLIN

A PROPOS DU BULLETIN N° 2

" Merci pour votre dernier envoi, et compliments à Mme JULLIARD pour ses écrits. "

Mme DENIS, Centre de Sociologie Régionale

A PROPOS DU CALVAIRE DE BERMONT

" Un de nos lecteurs de Metz nous a fait parvenir le N° 1/1983 de la Revue des Vosges, comportant en page de couverture une belle photo de l'oratoire de Bermont (Orbey). Comme ce monument ne figure pas dans notre fichier, qui comporte pourtant plus de 7 000 fiches, voudriez-vous nous faire parvenir des détails à son sujet. "

Lettre adressée au Club Vosgien d'Orbey

et transmise à la Société d'Histoire, par les " Amis des Oratoires, 22, Avenue Henri-Pontier, 13626 AIX-EN-PROVENCE. " Suite a été donnée à cette demande et la Société d'Histoire reste en relations avec les "Amis des Oratoires". (N.D.L.R.)

Un passage de notre étude du calvaire de Bermont a déclenché une correspondance intéressante. Rappelons ce passage: " On s'est longtemps interrogé sur l'époque de la détérioration du calvaire ... Il est aussi difficile de penser à une action iconoclaste de la Révolution Française, qu'aucun document n'atteste. D'autant plus que le canton welsche ne s'est pas signalé par une action antireligieuse particulière et qu'il a conservé en bon état des dizaines de croix du XVIII^e siècle ... "

" Le fait que les habitants du canton aient protégé des prêtres réfractaires ne prouve pas l'existence de briseurs de croix, car dans tous les villages, il y avait des jacobins et des royalistes. "

Henri PETITDEMANGE, Fréland

" Mon père, alors Maire de Labaroche, m'a raconté qu'il tenait de son grand-père qu'un habitant de Labaroche avait été un briseur de croix et qu'après la Révolution française, on l'aurait obligé à restaurer les calvaires mis en pièces par lui. "

René et Camille PRUD'HOMME, Labaroche-Orbey

" Les maires de toutes les communes avaient reçu l'ordre du gouvernement révolutionnaire de faire disparaître les calvaires du bord des routes. "

Jean JOSEPH, Sté d'Histoire du Val de Villé

Ces courriers témoignent de l'intérêt que suscite toujours la Révolution française et des nombreuses lacunes qui subsistent sur sa connaissance et son étude dans la Vallée. Appel aux passionnés et aux érudits ! (N.D.L.R.)

DES FOUILLES A PAIRIS

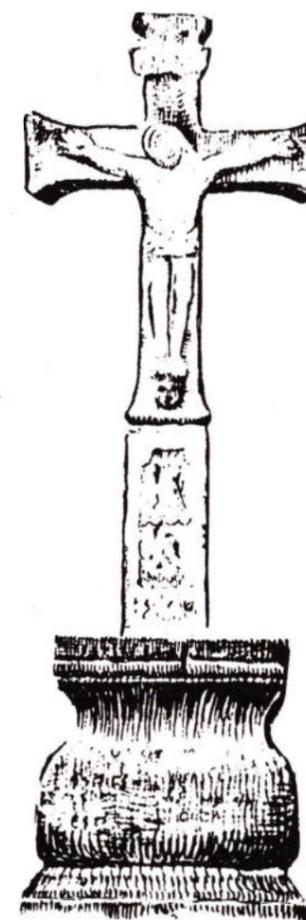
Au mois de janvier 1984, des travaux ont mis à jour les fondations de certains murs de l'abbaye de Pairis. Des fouilles rapides ont été entreprises au cours de l'hiver et du printemps sous la direction de M. Pierre BRUNEL, par M. ROUVIER et des jeunes passionnés d'archéologie. Un compte-rendu paraîtra dans le prochain Bulletin.

Les premiers résultats laissent augurer de belles découvertes sur la structure architecturale de l'abbaye et les différents stades de construction.

CROIX CHAMPÊTRES ET HABITAT RURAL A LABAROCHE

Dessins originaux de Robert GALL

Compte-Rendu d'André PERRIN



Le Val d'Orbey, et la commune de Labaroche en particulier, ont salué avec joie la parution, fin 1983, aux éditions Edira, du luxueux album de dessins de Robert Gall : " Croix champêtres et habitat rural à Labaroche ".

L'ensemble des planches reproduites dans cet ouvrage avait été exposé durant l'été 1972 dans le gymnase du collège Notre-Dame aux Trois-Epis, suscitant l'admiration des nombreux visiteurs. A cette époque déjà, Robert Gall avait exprimé le désir de faire paraître ces dessins. Voilà qui est chose faite, et bien faite. L'auteur, disparu voici quelques années, n'aura malheureusement pas connu la joie de feuilleter ce bel album.

Avec des hommes comme Jean-Jacques Waltz (Hansi), l'historien Scherlen, le peintre Bayer, l'écrivain Robert Perreau, pour ne citer que ceux-là, Robert Gall avait très vite découvert le charme original et profond de Labaroche. Professeur de dessin, connaisseur averti et passionné des richesses artistiques de Colmar et de sa région, il savait apprécier à sa juste valeur l'attraction discrète qu'exerçait ce village de la montagne vosgienne. Le poète et l'artiste en lui se sentaient tout aussi à l'aise dans cette région de culture et de langue romanes qu'au sein du riche patrimoine alsacien de Colmar.

*CROIX CHAMPETRES ET HABITAT RURAL A LABAROCHE
Dessins originaux de Robert GALL
27 pages de textes - 87 planches
Editions EDIRA (Katzenthal) 1983*

Ces dessins à la mine de plomb allient avec bonheur la précision du détail à l'élégance robuste des volumes. Il s'en dégage aussi une atmosphère propre à chaque planche, tant les dessins d'intérieurs de ferme que dans l'environnement naturel des différents calvaires. Atmosphère d'inquiétude, dirait-on parfois, car une bonne partie de ces dessins datent des derniers mois de 1944. Pendant que l'artiste dessinait, il entendait le roulement lointain du canon qui parvenait de l'autre versant des Vosges depuis le début de l'automne. Bruit de fond prémonitoire qui semble avoir poussé l'auteur à fixer pour la postérité le maximum de ces vieilles fermes que la tourmente de fer et de feu allait détruire inexorablement quelques semaines plus tard. Sauf exception, les nombreux toits de chaume furent la proie favorite et facile des flammes. Les ruines béantes relevées par l'auteur en 1945 disent mieux que n'importe quel commentaire la perte irréparable de ces témoins du passé.

Taillés dans le granit ou le grès rose, robustes comme la foi des montagnards qui les avait façonnés, les nombreux calvaires échappèrent pour la plupart à la destruction. Robert Gall les a sobrement campés, mais soucieux du détail il a aussi relevé avec soin les inscriptions souvent gauches, parfois énigmatiques, mentionnant qui un nom, qui une date, qui une pensée pieuse.

L'histoire de Labaroche reste à faire. Dans son introduction, Robert Gall reconnaît que les documents n'abondent pas, d'où l'aspect fragmentaire de l'esquisse historique placée en tête de l'ouvrage. Les indications concernant le patois de Labaroche appellent quelques réserves. Mais l'auteur est parfaitement excusable, car aucune recherche sérieuse n'avait encore été entreprise sur ce sujet à l'époque où il rédigeait ces lignes. L'hypothèse d'une origine celte - aussi séduisante que tenace - est abandonnée de nos jours : il s'agit d'un patois roman que bien des gens du lieu parlent encore couramment.

Malgré son prix élevé - 540 francs - les amoureux du passé n'hésiteront pas à joindre ce bel ouvrage aux autres publications, plus modestes certes, mais combien précieuses, dues surtout à la Société d'Histoire du Val d'Orbey. Que le poète et l'artiste, l'historien et le linguiste continuent à associer leurs efforts pour que revivent le visage et l'âme d'un passé sauvagement agressé par la guerre et la civilisation moderne.



DEUX DES REMARQUABLES DESSINS DE ROBERT GALL

- Croix du Grand Hohneck dite " Coia Lotz "
- Linteau d'une porte d'écurie, aux Vieux Champs

NOTES DE LECTURE.....

Annie PICHLER

LE CHEPTEL BOVIN DANS LE VAL D'ORBÈY AVANT LA GUERRE DE TRENTE ANS. POUR UNE HISTOIRE ECOLOGIQUE

Par Odile KAMMERER

Dans la magnifique HISTOIRE DE L'ALSACE RURALE (1), Mme Kammerer nous livre une étude fort intéressante pour notre canton : une histoire écologique du Val d'Orbey. Comment les habitants du Val ont-ils trouvé, avant la guerre de Trente Ans, l'équilibre entre le milieu naturel et les activités agricoles ? Comment cet équilibre a-t-il été rompu durant le conflit ?

APERCU HISTORIQUE

Entre la guerre des paysans en 1525 et la guerre de Trente Ans (1618-1648) se déroule une période de calme relatif qui favorise l'essor et le développement de la région du Val d'Orbey constitué de 5 paroisses (ORBÈY - FRELAND - LAPOUTROIE - LE BONHOMME - LABAROCHE) et 7 hameaux principaux (GRAND TRAIT, LES HAUTES ET BASSES HUTTES, HACHIMETTE, CARROUCHE, RIBEAUGOUTTE, TANNACH).

LE MILIEU NATUREL

La montagne en Val d'Orbey offre un dénivelé peu abrupt. Les pentes faibles (contrairement à la Vallée de Munster) permettent une relativement bonne utilisation des terres.

(1) Histoire de l'Alsace Rurale, sous la direction de J.M. BOEHLER, D. LERCH et J. VOGT ; 512 pages ; Istra, Strasbourg-Paris 1983.
Odile KAMMERER : le cheptel bovin ..., pages 149 à 160.

Au sommet des montagnes s'étalent les chaumes (ou gazon, ou pelouse). Elles ont été conquises en partie par les habitants en débroussaillant, en brûlant les forêts (1).

Plus bas, entre 1 000 et 600 m sont créés des pâturages d'été souvent gagnés sur la forêt longuement déployée : une forêt essentiellement de feuillus comme le confirment certains lieux-dits (la Tête des Faux - fagus = hêtre).

Cette forêt qui rejoint la prairie est défrichée parfois "pour bâtir une grange ou faire du gazon pour pâture".

Le relief, le climat rude, la nature acide des sols siliceux ne permettent guère d'autres activités que l'élevage et les cultures pauvres de subsistance. La seule amélioration sur le plan des cultures semble être la jachère pratiquée jusque vers 1850 et longue de 3 à 12 ans, ce qui nécessitait l'utilisation d'un nombre toujours plus grand de terres. Ces facteurs ainsi qu'une poussée démographique peuvent expliquer l'importance du défrichement en ces lieux, à cette époque. Les terres cultivées sont de faible superficie et les rendements peu conséquents. Les paysans cultivent leurs terres pour leur propre consommation.

D'après un texte du 18e siècle, la production locale des cultures suffit à peine pour le quart de la consommation alors que la production de foin est abondante : une partie est écoulée au marché de Kaysersberg.

Les actes notariés des 16 et 17e siècle semblent indiquer déjà la prépondérance de l'élevage sur les cultures.

EQUILIBRE ENTRE LE MILIEU NATUREL ET LES ACTIVITES

Les habitants du Val d'Orbey se sont vite tournés vers l'élevage sur les crêtes et les prairies.

Les chaumes s'étendent sur les crêtes du nord du Col de la Schlucht jusqu'au Bonhomme, le Reichsberg qui domine les Lacs Blanc et Noir, les Immerlins.

De fin mai à fin septembre, le bétail trouve sur les chaumes un fourrage aromatique : fétuque ovine, agrostis vulgaris, gentiana lutea (2).

Il s'agit en effet d'un élevage laitier ; sur l'alpage est élaboré le fromage de munster dont la commercialisation se fait par Gérardmer.

En 1629, 234 bêtes des Hautes et Basses Huttes sont montées sur les crêtes ; en 1631, 281 de Fréland ; en 1632, 1 641 d'Orbey et 613 de Labaroche.

(1) D'après BOYE (Les Hautes Chaumes des Vosges) le travail de défrichement lent et pénible a débuté, semble-t-il dès la moitié du VIIIe et IXe siècle. Une lettre de Munster au Duc de Lorraine en 1540 atteste la jouissance des Hautes Chaumes par les marcaires depuis 400 ans.

(2) D'après BOYE les marcaires fabriquent en Val d'Orbey un beurre d'une qualité remarquable et proche du Suisse.

Les Hautes Chaumes appartiennent aux Seigneurs de Ribeaupierre qui les cèdent aux paysans en échange d'une rétribution annuelle par vache et d'une rétribution en fromage, d'où l'importance des limites des chaumes qui sont bien souvent à la source de conflits entre le Duc de Ribeaupierre, Munstériens et Lorraine : " Quand l'eau (de la fonte des neiges) coule en Lorraine, ce sont chaumes de Lorraine, quand l'eau coule en Alsace, sont chaumes du Val d'Orbey ".

Le reste du bétail pâture dans les prairies ou basses chaumes (le Haicot, Rosbey).

Plus bas, c'est la prairie ou le pré aux alentours des fermes qui sont disséminées dans la montagne : en effet ne manquent ni les espaces larges, ni les sources ce qui permet à l'habitat d'être dispersé.

A cette époque, l'ensemble du bétail s'élève à 4 286 têtes pour le Val (1).

Au 16e siècle, une bonne vache laitière donne 3 000 litres de lait par an.

Entre le 16e et 17e siècle, il semblerait qu'il y ait un équilibre entre la potentialité des sols et l'importance du bétail. Un exemple de bail de pâturage en 1658 stipule : le preneur " n'y pourra mettre plus de 32 pièces de bêtes à corne " sous peine d'amende.

Sur les chaumes aussi, le marcaire compte que sur un gazon d'une demi-lieue de long sur 4 000 pas de large, une vingtaine de vaches peuvent pâturer.

L'hypothèse est avancée qu'à la fin du 16e siècle comme à la fin du 18e siècle, un cheptel de 5 000 à 6 000 bêtes aurait disposé de 9 735 arpents (4 971,66 hect) en prés, pâturages.

RUPTURE DE L'EQUILIBRE

Le fragile équilibre entre le nombre d'habitants, de pâtures, de bêtes édifié peu à peu, va s'effondrer lorsque les effets de la guerre de Trente Ans vont se faire sentir dans le Val d'Orbey.

Vers 1620, l'armée a besoin d'hommes et de bêtes, elle réquisitionne du fourrage. Le logement des hommes d'armes entraîne des actes de pillage, " des granges sont brûlées et chariots perdus ". Les femmes s'occupent des tâches effectuées par les hommes, dans la mesure de leurs possibilités ; des pâtures sont à l'abandon par manque de main d'oeuvre et de bêtes. " Après laquelle (guerre de Trente Ans) les dites chaumes étant la plupart devenues en friche ont fort peu rapporté jusqu'à cette heure".

Dès 1650, les actes notariés montrent des emprunts répétés de céréales, les paysans s'endettent.

Le Val d'Orbey mit plus de temps que les autres régions touchées par la guerre à retrouver son équilibre et reconstituer ses cultures, pâtures et cheptel.

(1) BOYE a calculé la production vers 1610 à 1 000 livres de fromage par jour, 1 800 à l'époque de la grande extension. La production d'une saison d'Alpage s'élève à 100 000 kg ou 110 000 kg pour l'ensemble des Hautes Vosges.

LES ENFANTS ET LE PATOIS DANS LE VAL D'ORBÈY - CANTON DE LAPOUTROIE

ENQUÊTE de **Danièle HASENFRATZ**
Catherine SIMON
Marie THESMAR

Dans le cadre de leur formation en Culture Régionale, trois élèves-institutrices de l'Ecole Normale de Guebwiller ont réalisé une enquête auprès des enfants du Canton de Lapoutroie pour connaître leur connaissance et leur pratique du patois.

LES CONDITIONS DE L'ENQUÊTE

Notre enquête s'est déroulée au mois de novembre 1983, dans les cinq communes du canton. Grâce à la collaboration des institutrices et des instituteurs, les enfants des classes de CM I - CM 2, ou pour Orbey de CE 2 - CM I, ont répondu à un questionnaire sur leur connaissance du patois et de l'alsacien. Ils notaient si oui ou non ils parlaient des mots, des phrases ou couramment le patois, puis s'ils comprenaient des mots, des phrases ou couramment. Les mêmes questions étaient posées au sujet de l'alsacien. Les écoliers ont également soumis ce questionnaire à leurs parents et leurs grands-parents.

Nous avons pu ainsi toucher 141 enfants, 276 parents et 382 grands-parents. (1) Ces nombres élevés nous permettent de tirer des conclusions fiables et témoignent du soin qu'ont mis les enseignants à superviser cette collecte. Nous ne saurions trop les en remercier.

Il faut cependant bien discerner les richesses et les limites de cette enquête. Elle nous permet de bien connaître la situation des enfants de 9 - 11 ans et d'esquisser leur environnement linguistique. Mais elle ne saurait nous donner avec précision les connaissances en patois de tous les parents et grands-parents du canton. Cela est particulièrement vrai pour les grands-parents dont un bon nombre doit résider hors du Val d'Orbèy-Lapoutroie : ils entrent dans notre enquête parce qu'ils sont les ascendants des écoliers et pour cette seule raison.

L'analyse par village révèle des disparités intéressantes mais doit être prise avec prudence quand le nombre de personnes interrogées est faible : c'est surtout vrai pour le Bonhomme, où le Cours Moyen ne comprend que cinq élèves.

(1) Voir document n° 1

Nous avons demandé l'âge des personnes interrogées. L'écart des âges entre les parents est assez étendu, avec comme extrêmes 25 et 60 ans ; on constate une forte majorité de parents de 30 à 40 ans. Les plus jeunes grands-parents ont 48 ans et le plus âgé 98 ans ! Il y a donc deux générations entières dans ce groupe grand-parental, avec deux concentrations autour de 63 et 71 ans.

LES ENFANTS ET LE PATOIS : UN DIAGNOSTIC PESSIMISTE (1)

Dans le canton, 58 % des enfants ne parlent pas du tout le patois et 48 % ne le comprennent pas du tout.

29 % ne parlent et ne comprennent que des mots. 11,3 % des enfants savent parler des phrases de patois et 15,6 % les comprennent. C'est faible, sauf à Lapoutroie où cette dernière proportion avoisine un tiers des écoliers. C'est à Fréland que la méconnaissance du patois est la plus forte : 78 % ne parlent pas et 63 % ne comprennent pas le patois ; aucun élève ne parle et ne comprend couramment ou même des phrases. La pratique se limite à quelques mots pour 21 % (parler) à 37 % (compréhension) d'entre eux.

Deux enfants parlent couramment le patois, soit : 1,4 % de l'effectif ! Le taux le plus "élevé" est à Labaroche : 3,7 %. Dix enfants comprennent couramment, soit 7 %. Ce taux monte à 40 % au Bonhomme alors qu'aucun ne parle couramment. Ces derniers chiffres doivent être relativisés à cause du faible nombre d'élèves du Bonhomme, qui cependant sont issus de familles patoisantes.

En résumé, 80 à 90 % des enfants ont une connaissance nulle ou très rudimentaire du patois, pour eux un langage étranger, sinon étrange et folklorique. Un ou deux sur cent seront capables de le transmettre à leurs enfants : le voudront-ils ? Le pourront-ils ?

LA TRANSMISSION DU PATOIS : PARENTS ET GRANDS-PARENTS (1)

Un tiers des parents (36,2 %) ne parle pas le patois. Un quart maîtrise des phrases et un autre quart parle couramment. Par contre, 41,7 % des parents comprennent couramment le patois et le nombre de ceux qui ne comprennent pas baisse à 30 %. Cette disparité peut s'expliquer par l'éventail d'âge assez large et par le fait que les parents ont vécu dans un milieu plus patoisant que maintenant.

A Labaroche, les parents ont une pratique courante plus faible que ceux des autres communes. C'est peut-être le résultat du dynamisme démographique de Labaroche qui a attiré des candidats à la construction de toutes provenances. Il faut cependant remarquer que, dans cette commune, les parents pratiquant le patois s'attachent à le transmettre à leurs enfants : 3,7 % de ceux-ci parlent et 12,9 % comprennent couramment le patois.

Chez les grands-parents, environ 36 % ne parlent ni ne comprennent le patois. Cela peut sembler considérable, mais il faut se souvenir des conditions de notre enquête où les enfants ont interrogé leurs propres grands-parents, qui

(1) Voir documents 3 et 4

ne résident pas forcément dans le canton ou ne sont pas " Welsches ". Labaroche se distingue de nouveau et notre hypothèse formulée plus haut semble se vérifier.

La moitié des grands-parents parlent et comprennent couramment. Les différences entre les communes ne sont pas considérables, si l'on excepte le Bonhomme où 77 % des grands-parents parlent et 92 % comprennent couramment le patois.

Toutes ces données nous montrent une mauvaise transmission du patois, dont l'impact faiblit rapidement. Cela transparaît bien dans la comparaison des taux de parler et de compréhension courante. On passe de 50,5 % à 26,8 % puis 1,4 % pour le parler des trois générations, et de 55,2 % à 41,7 % puis 7,1 % pour la compréhension. L'érosion est particulièrement accentuée entre les parents et les enfants. Cet indice laisse craindre la disparition quasi inélectable du patois à la prochaine génération.

COMMENT SE DEROULE LA PERTE DE LA PRATIQUE DU PATOIS ? (1)

Les grands-parents des enfants interrogés pratiquent couramment le patois ou ne le connaissent pas du tout.

Chez les parents, la pratique courante diminue de moitié et la connaissance de phrases seulement progresse fortement.

Les enfants comprennent surtout des mots et la structure du patois échappe à 70 % d'entre eux.

Dans la transmission de la langue, le rôle des mères est capital. L'expression : " langue maternelle " pour la langue apprise par l'enfant en témoigne. Or nous constatons que 36 % des pères parlent couramment et seulement 18 % des mères, soit deux fois moins. La distorsion est similaire au niveau des grands-parents. 60 % des grands-parents paternels parlent couramment et seulement 42 % des grands-parents maternels. Ce sont les grands-pères paternels qui ont le record : 68,4 % sont patoisants mais seulement 52 % de leurs épouses.

L'affaiblissement du patois semble donc accentué par la faible influence maternelle. Les pères sont assez souvent autochtones et leurs épouses fréquemment étrangères au canton : elles y ont suivi les maris.

Fréland illustre le mieux cette situation : 63 % des pères ont une bonne pratique du patois, et seulement 18 % des mères. Mais 50 % de celles-ci pratiquent couramment l'alsacien, connus seulement par 20 % des pères. Les liens matrimoniaux ont donc sensiblement ouvert Fréland à l'influence alsacienne, ce qui apparaît bien normal car l'économie frélandaise est largement tournée vers la région de Kaysersberg.

LES ENFANTS ET L'ALSACIEN

Notre enquête a corroboré un fait admis : l'alsacien est peu connu dans le canton. Seuls 3 enfants sur 141 déclarent parler couramment l'alsacien, soit 2 %.

(1) Voir document 5

Pourtant 20 % des parents parlent et comprennent couramment le dialecte (17% des pères et 22 % des mères). Ils ont tout aussi peu transmis leur langue que dans le cas du patois. Constatation assez normale, puisqu'ils ne bénéficiaient pas de l'environnement dialectal si fort encore dans les villages de plaine. Leurs enfants ne pouvaient réellement avoir besoin et user du dialecte qu'auprès des grands-parents, et donc épisodiquement.

CONCLUSION : QUEL AVENIR ?

Notre enquête n'était pas nécessaire pour prendre conscience du rapide déclin du patois : tout le monde le savait déjà. Mais elle permet de disposer de quelques données objectives et nous force peut-être à un constat plus pessimiste que prévu. La génération des 8 - 12 ans ne possède que quelques brides du parler local et ne peut suivre une conversation patoise, même brève et banale, qu'avec difficulté.

Pour ces enfants, le patois fait partie du patrimoine comme les vieilles pierres qui émaillent notre contrée, comme les prairies et les paysages ; il est un élément du climat, mais perçu de façon diffuse. Il se manifeste par quelques intonations chantonnantes et caractéristiques, même lorsque l'enfant parle de ses héros de télévision, ou bien par quelques tournures de phrases, voisinant avec les dernières expressions à la mode ou le jargon des cours de récréation.

Malheureusement ce patrimoine linguistique ne peut se transmettre que par l'usage : il ne peut dormir oublié sous la poussière, comme quelque statue ou chapiteau, en attendant son inventeur. Sans une pratique courante, il est condamné à la disparition.

Et notre enquête nous pousse à croire que le verdict est tombé : dans une génération, le patois et le dialecte alsacien seront totalement inconnus chez les enfants et pratiqués par une infime minorité d'adultes.

Toutefois, nous espérons sincèrement que ce constat pessimiste sera en partie démenti par les faits...

REMERCIEMENTS

Cette enquête n'aurait pu aboutir sans l'intérêt des enfants qui ont rempli avec soin les questionnaires, sans la patience des familles, et sans l'active collaboration des enseignants et des directeurs des écoles primaires du canton. Que tous soient chaleureusement remerciés.

No djo merci é mâte d'ècowle, é zèfants équo é voré para, voré grand para qué no zo poermi davou pu faire lè bzayn' la.

Mer bedanke uns bi allé Lit, oī bi da Kender wo uns gholfe han, de Arwet ze mèche.

DOCUMENTS

- Page 28 - DOCUMENT 1 : Nombre de personnes interrogées - Tableau
- Page 29 - DOCUMENT 2 : Résultat pour le canton de Lapoutroie - Tableau
- Page 30 - DOCUMENT 3 : Parler et Compréhension du patois, des enfants à leurs grands-parents - 7 graphiques
- Page 31 - DOCUMENT 4 : Les enfants et le patois : comparaison entre villages - 4 graphiques
- Page 31 - DOCUMENT 5 : La transmission du patois - graphique

Nombre de personnes interrogées

Document 1

	Le BONHOMME	FRELAND	LABAROCHE	LAPOUTROIE	ORBÈY	TOTAL CANTON
GRANDS-PERES PATERNELS	3	12	23	18	23	79
GRANDS-MERES PATERNELLES	3	16	41	19	28	107
PERES	5	19	49	23	40	136
ENFANTS	5	19	54	23	40	141
MERES	5	19	53	23	40	140
GRANDS-PERES MATERNELS	3	12	28	16	22	81
GRANDS-MERES MATERNELLES	4	15	42	21	33	115

- 28 -

G R O U P E		P A T O I S								A L S A C I E N							
		N O M B R E				%				N O M B R E				%			
		Ø	M	P	C	Ø	M	P	C	Ø	M	P	C	Ø	M	P	C
ENFANTS 141	PARLE	82	41	16	2	58,2	29,1	11,3	1,4	114	18	6	3	80,8	12,8	4,3	2,1
	COMPREND	68	41	22	10	48,2	29,1	15,6	7,1	110	18	9	4	7,8	12,8	6,3	2,9
PERES 136	PARLE	43	11	33	49	31,6	8,1	24,3	36	86	18	9	23	63,3	13,2	6,6	16,9
	COMPREND	38	6	25	67	27,8	4,4	18,4	49,4	82	18	13	23	60,3	13,2	9,6	16,9
MERES 140	PARLE	57	21	37	25	40,7	15	26,4	17,9	83	17	10	30	59,4	12,1	7,1	21,4
	COMPREND	46	16	30	48	32,9	11,4	21,4	34,3	76	17	14	33	54,3	12,1	10	23,6
GRANDS-PERES PATERNELS 79	PARLE	20	3	2	54	25,3	3,8	2,5	68,4	49	3	5	22	62,1	3,8	6,3	27,8
	COMPREND	20	1	3	55	25,3	1,3	3,8	69,6	47	5	4	23	59,5	6,3	5,1	29,1
GRANDS-MERES PATERNELLES 107	PARLE	35	4	12	56	32,8	3,7	11,2	52,3	65	8	8	26	60,7	7,5	7,5	24,3
	COMPREND	33	4	8	62	30,9	3,7	7,5	57,9	61	9	8	29	57	8,4	7,5	27,1
GRANDS-PERES MATERNELS 81	PARLE	37	3	7	34	45,7	3,7	8,6	42	40	9	5	27	49,4	11,1	6,2	33,3
	COMPREND	35	3	6	37	43,2	3,7	7,4	45,7	37	7	10	27	45,8	8,6	12,3	33,3
GRANDS-MERES MATERNELLES 115	PARLE	50	1	15	49	43,5	0,9	13	42,6	57	13	6	39	49,6	11,3	5,2	33,9
	COMPREND	47	2	9	57	40,9	1,7	7,8	49,6	56	10	10	39	48,7	8,7	8,7	33,9

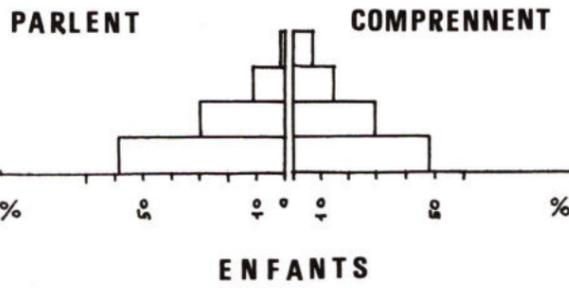
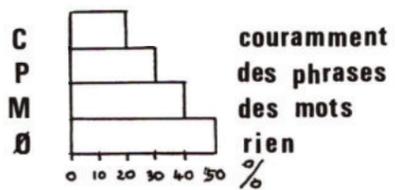
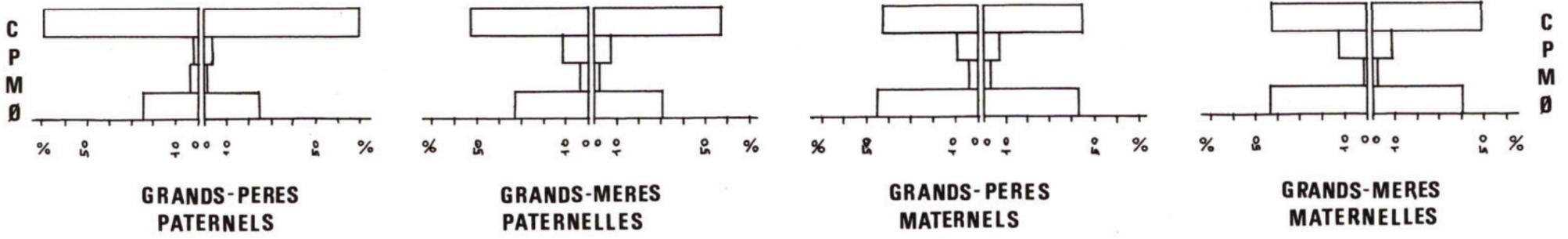
Explications : Ø : RIEN
M : DES MOTS

P : DES PHRASES
C : COURAMMENT

Résultats pour le canton de Lapoutroie

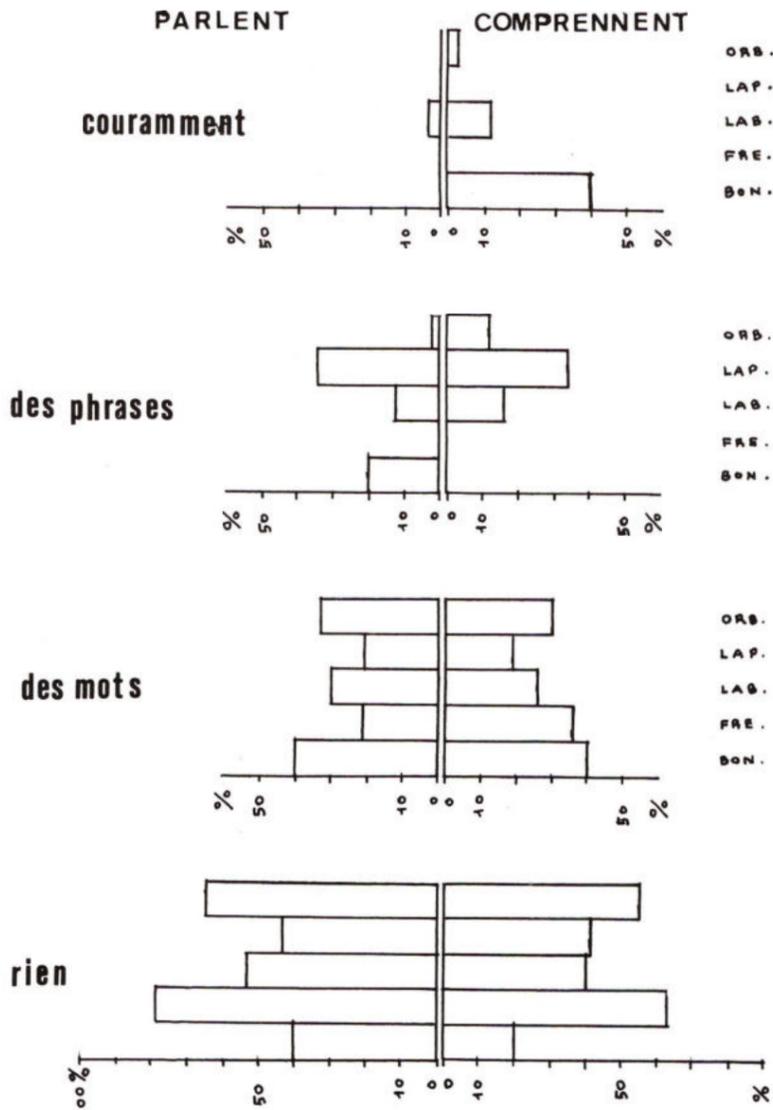
- 29 -

Document 2



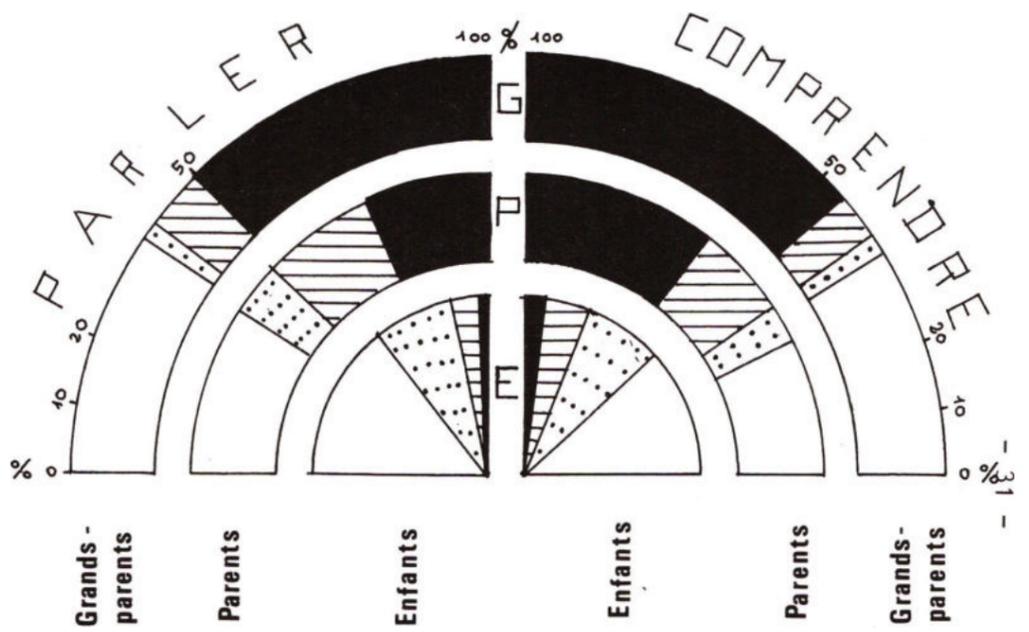
PARLER ET COMPREHENSION du PATOIS

Document 3



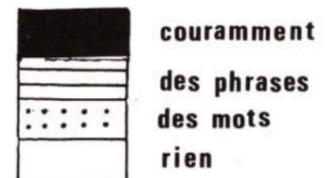
**Orbey
Lapoutroie
Labaroche
Fréland
Le Bonhomme**

Document 4



LA TRANSMISSION du PATOIS

Document 5



**LES ENFANTS ET LE PATOIS
COMPARAISON ENTRE VILLAGES**



LES ORIGINES DE LA FAMILLE LEFÉBURE

Soeur BÉATRIX

" Les LEFEBURE occupent une grande place dans l'histoire économique d'Orbey au 19e siècle. Dans les bulletins n° 1 et 2, Soeur Béatrix a relaté leur origine normande d'après les recherches qu'elle a faites auprès des héritiers : le Comte de CHABANNES LAPALICE et auprès des archivistes du Havre.

Elle poursuit cette recherche à Colmar (archives municipales) à partir de 1831, date de l'arrivée de M. Eugène LEFEBURE à l'hôpital militaire, comme " médecin-chirurgien sous aide ".

Union Eugène LEFEBURE - Adélaïde HERZOG

Collaboration industrielle et sociale HERZOG-LEFEBURE

1) Eugène LEFEBURE et la famille Antoine HERZOG

Les études de médecine terminées à Paris, Jean Baptiste Charles Eugène LEFEBURE sollicite l'hôpital militaire de Colmar où il exerce les fonctions de " médecin-chirurgien sous aide ". C'est en 1831. Il a 23 ans. Il est reçu dans les familles bourgeoises de la ville dont celle de l'industriel Antoine HERZOG.

Qui est Antoine HERZOG ?

Né le 25 Janvier 1786 à Dornach, où son père est ouvrier à la fabrique DOLLFUS, le jeune Antoine est admis à l'usine dès l'âge de 6 ans. C'est souvent le sort des enfants d'ouvriers à l'époque... M. Jean Henri DOLLFUS remarque les brillantes qualités intellectuelles de ce jeune garçon et le prend sous sa protection. Il l'envoie à Paris au Conservatoire des Arts et Métiers, se chargeant de tous les frais occasionnés par ses études.

En 1806, il revient en Alsace où il est pressenti pour la direction de la maison suisse LYTSCHY et GUERCHER à Bollwiller. Il y crée une filature.

En 1818, c'est au Logelbach, près Colmar, qu'une autre filature est créée, ainsi que des logements pour les ouvriers.

2) Ouverture de l'Usine Herzog à ORBEY

En 1849, l'usine de tissage à Orbey ouvre ses portes avec pour Directeur Eugène LEFEBURE, devenu le gendre d'Antoine HERZOG en 1834, et son collaborateur, car il a donné sa démission de médecin à l'hôpital.

Les industries créées par Antoine HERZOG sont en pleine prospérité : à Colmar, au Logelbach, à Turckheim, à Orbey. Plus de 3 000 ouvriers travaillent chez Herzog.

Antoine HERZOG père (+ 1861) et fils, associés successivement à Eugène et à Léon LEFEBURE, sont des industriels de grande valeur, des réalisateurs énergiques, des bienfaiteurs de la classe ouvrière. S'ils choisissent les vallées vosgiennes pour y construire des usines, c'est que la question de l'eau y joue un rôle essentiel pour actionner les turbines. Lorsque l'usine d'Orbey s'ouvre en 1849, la question de l'alimentation en eau se pose impérieusement non seulement pour Eugène LEFEBURE, directeur de la fabrique Herzog, mais aussi pour les autres directeurs d'usines concernés, et même pour les propriétaires de forges et de roues d'eau établis dans la vallée de la Weiss. L'utilisation des eaux de la Weiss et de la Fecht est très ancienne, puisqu'en 1478, une charte de l'Empereur Frédéric III, autorise l'utilisation des eaux des deux rivières pour actionner forges et moulins.

3) Eugène LEFEBURE Maire d'Orbey. Construction de barrages aux Lacs Blanc et Noir

Pour Antoine HERZOG et Eugène LEFEBURE, devenu Maire d'Orbey en 1856, il faut construire des barrages de solidité à toute épreuve aux Lacs Blanc et Noir, afin de donner à la Weiss, en tout temps, le courant d'eau suffisant pour actionner les turbines.

Ils constituent donc, avec 5 autres industriels intéressés, un syndicat dirigé par Eugène LEFEBURE. Les travaux commencés en 1856, vont bon train et les 2 réservoirs assurent une réserve d'eau de 3 millions de m³. Les frais de construction pour les 2 lacs s'élèvent à 7 000 F et il faut 3 à 4 000 F par an pour la garde et l'entretien.

4) Guerre de Sécession aux U.S.A. Crise cotonnière. Espoirs en Algérie

Le problème de l'alimentation en eau résolu, celui de l'alimentation en matière première, " le coton ", se pose. Nous sommes en 1861. C'est la guerre de Sécession aux Etats-Unis. Le coton se fait rare dans le port du Havre par où les usines Herzog sont ravitaillées. Le prix du coton décuple. L'industrie cotonnière en subit les conséquences et c'est la crise.

La conquête de l'Algérie est achevée en 1847, de pays est devenu colonie française. La culture du coton y est sans doute possible ? Les industriels alsaciens se heurtent aux convoitises des Anglais qui, eux aussi,

ont jeté leur dévolu sur l'Algérie ... Les Alsaciens obtiennent les faveurs de l'administration locale par la création de la Compagnie Franco-Oranaise. L'âme agissante en est le tandem A. HERZOG fils et Léon LEFEBURE. Tout est prévu pour la mise en valeur des 25 000 ha de terres acquises : fermes modèles, barrages pour réservoirs d'eau, coopératives, routes, chemins de fer ... En 1863, Léon LEFEBURE est élu membre du Conseil Général d'Oran.

5) Echecs

Tout va pour le mieux avec l'Administration Locale. Malheureusement il n'en va pas de même avec Paris... Malgré l'intervention de Léon LEFEBURE devenu député du Haut-Rhin en 1869, le gouvernement fait le sourd.

A contre-cœur, Antoine HERZOG et Léon LEFEBURE ferment le dossier de la culture cotonnière en Algérie.

Même déception au Sénégal, mais pour d'autres raisons. Les plantations réalisées, des vols importants de sauterelles détruisirent le tout en 1866 et 1869.

6) Activité sociale HERZOG-LEFEBURE

Si la culture du coton en Algérie et au Sénégal est un échec, Antoine HERZOG et Léon LEFEBURE ont réalisé une oeuvre sociale considérable et en avance sur l'époque.

- 1864 : diminution de la durée du travail sans diminution de salaire
- 1866 : construction de logements avec possibilité d'accession à la propriété, création d'écoles, de bibliothèques, de maison de retraite, de caisses de prévoyance, de secours en cas de maladie, etc...
- 1868 : mesures d'hygiène dans les usines : aération, chauffage, vestiaires avec fontaines ...
- 1912 : à Orbey, don du manoir, devenu Fondation LEFEBURE, avec Soeurs de la Doctrine Chrétienne de Nancy, pour y loger une infirmière et y abriter des oeuvres humanitaires et culturelles. Acquisée par la commune d'Orbey en 1971, elle conserve les mêmes fonctions.

Après une vie entièrement consacrée au bien social, Antoine HERZOG fils s'éteint au Logelbach le 11 Avril 1892 et Léon LEFEBURE à Orbey en 1911. Le premier repose au cimetière de Wintzenheim et le deuxième dans le caveau familial au cimetière d'Orbey.

7) Epilogue

La création des Usines HERZOG dans le Val d'Orbey change les conditions de vie du paysan qui se partage désormais entre l'usine et la culture de sa terre. Il devient ouvrier-paysan. Son niveau de vie s'élève et, surtout, son avenir est assuré, car il aura "une retraite". Les logements sociaux construits lui apportent un confort nouveau. C'est un progrès. Tout le monde apprécie.

La fermeture de ces usines

- à Orbey en 1959
- à Fréland en 1960
- à Labaroche en 1956

oblige les ouvrières et ouvriers du textile à se déplacer à Soultzeren ou au Logelbach, jusqu'à ce que ces usines ferment à leur tour.

A l'heure actuelle, celles et ceux qui vivent encore gardent un bon souvenir de l'Usine Herzog et des libéralités de la famille LEFEBURE.

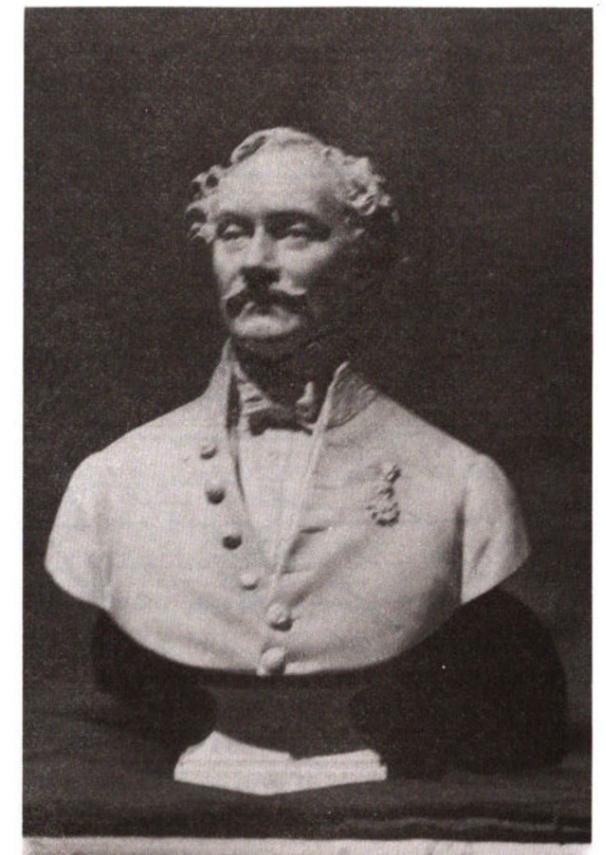
" J'ai oublié mes peines, j'ai une bonne retraite et je n'ai pas de soucis à me faire pour l'avenir "
(témoignage d'une ancienne ouvrière de l'Usine d'Orbey)

Ouvrages consultés : *Annuaire de la Société d'Histoire et Littéraire de Colmar 1960*

Discours de Léon LEFEBURE à l'Assemblée Nationale.
Bibliothèque Municipale Colmar

Documents photocopiés : *Archives municipales Ville de Colmar*
Buste de M. Eugène LEFEBURE modelé par HEISELIN en 1855.
Don des Soeurs de la Doctrine Chrétienne de Nancy.

Buste d'Eugène LEFEBURE



ACTE DE MARIAGE

Eugène LEFÉBURE ~ Adélaïde HERZOG

L'An mil huit cent quatre vingt quatre, le quatorze Juin, à dix heures de nuit, pardevant Nous Soussigné Jean Scherer, Adjoint au Maire de la Ville de Colmar, désigné pour les fonctions d'officier de l'Etat civil, sont comparus, pour contracter mariage, Monsieur Jeanbaptiste Charles Eugène Lefebure, docteur en médecine, chirurgien titulaire divisionnaire de l'hôpital militaire de Colmar, domicilié en cette ville depuis trois ans, né au Saare, département de la Seine inférieure, le quinze Avril, mil huit cent huit, fils unique au feu Jeanbaptiste Denis Armand Lefebure, propriétaire, et de Madame Thérèse Charlotte Costé, conjoints, avec dernière domiciliés à Boulogne sur Mer, par elle autorisée à l'effet des présentes, suivant acte notarié déposé en cette dernière Commune, le onze Mai mil huit cent quatre vingt quatre, dont copie par extrait est jointe de l'original par Monsieur Mathieu Saint Laurent Notaire Royal à Colmar, en date du deux Juin courant, et assisté aux mêmes fins par Monsieur Gerault François Benjamin Lefebure, propriétaire, demeurant à Strasbourg, son oncle maternel à désigné, d'une part. Et Mademoiselle Adélaïde Herzog, sans profession particulière, née à Guebwiller, le dix Août mil huit cent quatorze, domiciliée avec ses parents au Logelbach, canton de Hutzgubheim, fille mineure de Monsieur Anton Herzog, fabricant et de Madame Françoise Chret, conjoints, par eux représentés à l'effet des présentes, d'autre part. Lesquelles parties contractantes nous ont requis d'opposer à la célébration du mariage projeté entre elles et dans les publications ont été faites dans le poste militaire et principale de l'hôtel de cette Ville, le dimanche premier et huit Juin mil huit cent quatre vingt quatre, à midi pour premier et second publication, et encore au sus dit Hutzgubheim, le même dimanche premier et huit Juin, ainsi que le constate le certificat de publication, joint, déposé par Sieur Weismann, Maire de Saare, en date du onze du même mois. Aucun opposition au dit mariage ne nous ayant été signifiée, conformément à leur signature, après avoir donné lecture de toutes les pièces mentionnées au présent acte ainsi que du chapitre sixième titre cinq au Code civil, intitulé du mariage, avons demandé au futur Epoux et à la future Epouse, s'ils veulent se prendre pour mari et pour femme, chacun d'eux ayant répondu par l'affirmation et affirmativement déclaré au nom du Sieur, que Monsieur Jeanbaptiste Charles Eugène Lefebure, et Mademoiselle Adélaïde Herzog sont unis par le mariage. de quoi avons dressé le présent acte le premier au dit Sieur Mandataire de la mère de l'Epoux, âgé de cinquante

Lefebure,
Jeanbaptiste
Charles
Eugène
&
Herzog,
Adélaïde
N° 02

ans, ont été volontairement et de plein gré de l'Epoux, et Mademoiselle Louise Maranda, Comtesse à la Cour Royale, âgé de trente cinq ans, comte de premier tiers de l'Epoux, domicilié à Colmar, Jean George Hirtz, fabricant, âgé de cinquante quatre ans, comte de premier tiers de l'Epoux, domicilié au Logelbach, canton de Hutzgubheim, Jean Herzog, propriétaire, âgé de cinquante dix ans, ayant paternal et premier tiers de l'Epoux, également domicilié au Logelbach, canton de Hutzgubheim, et Francis Xavier Radat, maître de la poste aux chevaux de Colmar, domicilié en cette ville, âgé de cinquante un ans, comte de premier tiers de l'Epoux. Apres lecture faite aux Epoux, au mandataire de la mère de l'Epoux et aux pères et mères de l'Epoux et aux témoins au présent acte, ils l'ont tous signé avec nous.

Eugène Lefebure
Adélaïde Herzog
M. Maranda
J. Herzog
Agathe Bonant
Emilie Fausmann
Celestine Maranda
Ant. Herzog
M. Girard
Ed. Jordan
M. Maranda
M. Radat
M. Schmidt
Jean Scherer
M. Herzog
Caroline Herzog
Antoinette Traubler
Madelon Radat
Salomie Cuny
Elisa Hirtz
Julie Hirtz
Louise Chagny
Fanny Ehler
Fanny Kohler

L'ÉLECTRICITÉ DANS LE VAL D'ORBÈY

Anny BLOCH-RAYMOND

" Avec l'aimable autorisation de Madame Anny BLOCH-RAYMOND, nous publions ici une étude qu'elle a menée sur l'électricité dans le Val d'Orbey. Cette recherche a été extraite de la revue " Sciences Sociales de la France de l'Est " 1983. (Université des sciences humaines - Strasbourg). Elle paraîtra dans notre Bulletin en 2 parties. Voici la première. "

1°) CHOIX DU VAL D'ORBÈY

Cette recherche a été menée dans une perspective muséographique, la création du Musée de l'Energie électrique à Mulhouse. Il s'agissait d'étudier les différentes formes d'implantation de l'Electricité dans le Val d'Orbey et d'analyser les modifications que celle-ci avait entraînées dans le mode de vie de ses habitants.

Cette vallée a été choisie comme objet d'étude pour son caractère bien affirmé : pays de moyenne montagne vosgienne dont la population francophone pratique couramment le patois roman, elle comprend les communes de Labaroche, Orbey, Lapoutroie, Fréland. Ses 8 000 habitants, les " Welches " ont eu très tôt accès à l'énergie électrique grâce à un réseau dense de micro-centrales hydro-électriques, en activité dès 1890 à des fins artisanales, industrielles ou de service communal. Citons notamment la Filature Herzog, la Centrale de Production Ancel, le Moulin d'Orbey, la Scierie d'Hachimette, la Forge de Fréland.

Ces installations ont été favorisées par la richesse hydraulique du pays. Orbey, village de 3 200 habitants, alimenté par la Weiss comptait à lui seul 11 turbines productrices avant 1945 (1). A l'heure actuelle, poursuivant cette ancienne autonomie énergétique, se maintiennent 3 petites unités, scierie, forge, moulin. La Jeune Chambre Economique du Canton soucieuse de préserver ce patrimoine et de le développer a encouragé toute initiative visant à la relance de petites centrales dans ces vallées (2).

(1) Voir à ce propos l'étude menée par G. HERBERICH dans ce domaine : " L'évolution d'une technique et les rapports entre l'homme et la machine ", p. 10-11, Arc-et-Senans, octobre 1982.

(2) Jeune Chambre Economique du Canton de Lapoutroie (Haut-Rhin), Remise en service de microcentrales dans les Vallées de Lapoutroie et d'Orbey - Décembre 1980.

Dans ce pays à forte imprégnation rurale (3), rythmé par les saisons, notre propos était de savoir comment l'électricité s'était " introduite " dans l'espace domestique, quelles représentations on s'en était alors faites ? Dans une deuxième étape, quelles influence a-t-elle eues dans l'organisation de l'espace et dans les habitudes socio-culturelles de ses habitants ?

Les récits de vie entrecroisés soutenus par un guide d'enquête, m'ont apparue la méthode la plus propice à ce type de travail. Il s'agissait de tenter une étude diachronique et synchronique de l'impact de l'énergie dans un cadre apparemment immobile, la maison. Chez mes interlocuteurs, la mémoire du quotidien s'est construite à partir de repères fixes, de gestes et d'activités répétées, mais aussi des temps marquants de la vie, l'enfance, le mariage, la mort, et puis également de grandes peurs, guerres et catastrophes. Ces périodes furent constitutives de rupture, de perte, de retour momentanés aux énergies plus anciennes ou de saut nécessaire vers la modernité.

Aucun travail n'avait été réalisé dans cette perspective, l'utilisation quotidienne de l'énergie, un sujet mineur apparemment devait appréhender les travaux " les plus insignifiants les plus dédaignés des historiens " (4).

2°) LA MAISON DU VAL D'ORBÈY

Ferme à l'écart, habitation au coeur du village-rue ou plantée le long du cours des rivières, elle comprend rarement plus d'un étage.

La Maison vosgienne, la ferme, habitation la plus ancienne, la plus caractéristique du Val d'Orbey forme un ensemble rectangulaire d'un seul tenant. Elle se découpe généralement en trois espaces principaux, parallèles les uns aux autres en habitation, grange et étable qui ouvrent leurs portes sur le bord de la rue. Ces trois espaces communiquent par un système de portes et permettent une circulation extérieure l'été, intérieure l'hiver. Construite en pierre de grès, en moellons ou en pierrailles, couverte d'un enduit rose, elle laisse apparaître autour des fenêtres ou en saillie autour de la porte d'habitation des pierres de taille.

Afin d'éviter la déperdition de chaleur, les murs sont percés d'ouvertures étroites mais nombreuses. L'étanchéité et l'isolation thermique sont renforcés par l'application de revêtement sur le mur Ouest et sur les parties supérieures du mur de façade. Anciens bardeaux, ardoises quadrangulaires, panneaux d'éternit, couvrent ces constructions (5). Les maisons d'artisan,

(3) Même si l'agriculture ne représente plus que 10,5 % de l'activité du Canton selon le recensement de l'INSEE. Tous les chiffres cités m'ont été communiqués par le Comité d'Action pour le Progrès économique et social haut-rhinois (C.A.H.R.).

(4) G. THUILLIER " Pour une histoire du quotidien au XIXe siècle en Nivernais " Mouton, 1977, p. 138 à 161. Cependant, depuis quelques années, historiens, sociologues, ethnologues, linguistes se sont engouffrés dans le quotidien. Le dernier travail en date me semble être le dossier de la Revue " Les Temps Modernes " de Janvier 1983 " Quotidien et imaginaire de la cuisine ", p. 1250 à 1359.

(5) D'après M. N. DENIS, M. Cl. GROSHENS, Alsace " L'Architecture rurale française ", Paris, Berger-Levrault, 1978, p. 51-54.

conçues avec un atelier annexé à la maison sont bâties sur les mêmes principes d'étanchéité et d'isolation. Ainsi s'explique l'exiguïté des pièces d'habitation que nous retrouvons dans les constructions plus récentes, " les Maisons de l'Avenir ". Si pour des raisons économiques, le premier étage a été scindé en appartements, la Maison du Val d'Orbey reste souvent le lieu où se sont succédé deux ou trois générations. En 1975, 35 % de la population résidait dans des maisons achevées en 1914, même chiffre pour les maisons d'avant 1948. Les habitations détruites durant les deux guerres ont été souvent reconstruites selon les plans de la maison originelle. Les modifications d'importance ne sont intervenues que dans les années 1955-1960, ère d'équipement et de consommation des ménages.

Dans ces vallées, l'énergie électrique s'introduit très tôt " à la même époque qu'à Strasbourg ", nous dit-on souvent, mais très progressivement. La priorité est donnée à l'éclairage de 1895 à 1926. Lentement se fait ensuite le désir d'une meilleure qualité d'éclairage, le besoin d'allègement des tâches ménagères, et les impératifs de la mécanisation. Après guerre, le gros appareillage électrique s'installe dans la maison, se diversifie, se multiplie et se prolonge par un outillage-gadget à la limite des années 1970-1975.

3°) LES ETAPES DECISIVES

A) La période 1895 - 1939

a) Les balbutiements : l'éclairage de la maison, le premier fer électrique

La lumière s'introduit dans une maison que l'on connaissait par coeur : la lampe à pétrole ou la bougie éclairait des espaces réduits. L'obscurité était apprivoisée, le toucher se substituait aux ténèbres. " La nuit, pour rentrer, on cherchait la porte, la planche. On cherchait à tâtons, et puis on mettait toujours les choses à la même place. On trouvait les allumettes et on allumait la lampe à pétrole. "

b) Représentation imaginaire de l'électricité

Tout au début du XX e siècle, cette soudaine lumière est perçue comme un bien magique, mystérieux, incompréhensible : " On se croyait au ciel avec la lumière à toute heure ; on se disait : qu'est-ce qui arrive, on était tout désorienté ; on était toujours à l'interrupteur. " " Vous pensez, on pressait sur un bouton et ça démarrait, c'était pratique pour tout le monde. "

Et l'on évoque alors, les tâches anciennes, le nettoyage des lampes à pétrole, les mèches à renouveler, les odeurs, la salissure. Mais, l'électricité est parfois associée au feu visible ou invisible. " Au début, quand même, on se disait que cela faisait mal aux yeux ou l'on avait peur que cela prenne feu, une étincelle dans le foin. " En période d'orage, les habitants du Val d'Orbey sont prudents. On débranche toutes les prises et l'on rapporte les paroles d'une fermière qui habitait à proximité de poteaux de haute tension : " le feu crachait de partout ", disait-elle.

Mais, il n'y a pas dans ces premières appréhensions aucune commune mesure avec celle qu'on éprouve à l'égard du gaz.

Avant tout, c'est une énergie propre. Ceux qui la produisent, la famille A. d'Orbey, ont eu dans la mémoire de nos informateurs un statut social privilégié : " ils ne se salissaient pas ; la famille était bien appréciée de tout le monde du fait qu'ils produisaient la lumière. Tout le monde était heureux qu'il puisse nous en fournir. C'étaient des gens aisés. Ils avaient un travail bien propre à faire tandis que nous, on était toujours à l'usine. "

c) L'électricité, une énergie de substitution

Ce n'est que très progressivement que l'éclairage est installée dans la maison. Les premières installations se font dès 1895 mais continuent jusqu'en 1930, pour les fermes éloignées ; nous-même avons visité une habitation dont l'installation électrique datait de 1938.

Les " lampes " ou " bougies " ne sont d'abord installées que dans les deux pièces du bas, la cuisine et le " poel ", salle d'habitation ; plus tard, dans quelques fermes, les granges et les chambres ont été pourvues d'une ampoule. Caves et débarras étaient simplement éclairés par une balladeuse, quand ce n'était pas le cas par une simple lampe à huile, une " herscha ". Un interrupteur suffisait amplement. Il arrivait même que l'on soit obligé d'éteindre la lampe de la cuisine pour allumer celle de la chambre.

L'ampoule venait prendre la place exacte de la lampe à pétrole et exerçait la même fonction ; elle éclairait faiblement la table de réunion, de travail ou de repas. L'intensité de la lumière était, d'ailleurs égale à celle de la lampe à pétrole, - 15 à 25 watts.

d) L'installation de l'électricité

C'est un souvenir marquant. Les cables et les fils sont tirés en deux ou trois jours. L'installation vient se surajouter au bâtiment et devait être notamment dans les fermes, la moins chère possible, nous raconte un ancien électricien du Bonhomme : " elle était considérée comme le parent pauvre du bâtiment ; la Corporation des Electriciens s'en plaignait. L'interrupteur devait être tout proche de la prise de courant, à 1,35 m de hauteur ", précise-t-il. Le fil était introduit dans un tube de tôle plombé isolé. Au début, seules deux prises de courant étaient prévues, une pour la radio et une pour le fer à repasser. Un petit compteur de 6 Ampères, en général, limitait la consommation. Aucun problème de sécurité ne se posait. Aucun rapprochement ne pouvait se faire avec la seule conduite d'eau installée à la même époque à l'évier.

L'installation de cette énergie n'entraîne à ses débuts, aucune modification dans le bâtiment, ni dans l'organisation de l'espace domestique. A l'extérieur de la maison, fils électriques et poteaux en bois insèrent la maison dans le réseau du village. Ce réseau est parfois interne ; quelques fermes, ateliers d'artisans, scieries, " faisaient eux-mêmes " leur propre électricité et en distribuaient à leur voisinage.

e) Les premiers fers électriques

Ils font l'unanimité. On les trouve partout. Ils sont de première nécessité. En 1925-1930, le fer a un manche en bois, une prise apparente auquel viendra s'adapter un fil de cordon tressé ; il est de marque Calor, lourd avec une semelle identique à celle du fer en fonte. Il cohabite avec celui-ci jusque dans les années 1950 car il ne sera utilisé qu'en été. Leur arrivée ne fait que précéder la radio dans la salle d'habitation ; on se réunit autour d'elle pour écouter chansons et nouvelles. Elle mobilise pour un temps le voisinage et provoque de nouvelles veillées.

B) Les années d'après-guerre

Jusqu'à la guerre de 40, régie municipale comme entreprises privées suffisent à satisfaire les besoins domestiques du Val d'Orbey. On " brûle " peu de courant comme on utilise avec parcimonie le gaz, le bois, l'eau.

1946. La Distribution de l'Electricité et du Gaz est nationalisée. Cependant, les Centrales de faible puissance restent dans le service privé. La demande en énergie s'amplifie. Le réseau électrique se modernise : Sélestat, puis la Centrale de Turckheim fournissent du courant alternatif. Les habitants d'Orbey, devant les difficultés de l'usine A., se raccordent au réseau de Turckheim. Le village du Bonhomme se voit contraint d'abandonner sa Régie déficitaire. Certains habitants vivent cette disparition comme une véritable dépossession du " rapport communal ".

a) Une meilleure qualité de lumière

Les années 50 se caractérisent par une meilleure qualité de lumière. Celle-ci illumine la collectivité ou éclaire la personne qui veut s'isoler. Le néon s'introduit dans les ateliers, les salles de travail et prend la place des gros abat-jours du plafond. Parallèlement dans les salles communes, les appliques apparaissent le long des murs. Les lampadaires comptent jusqu'à 3 ou 4 ampoules ; ils sont décorés de verres de couleur aux motifs floraux. Dans les chambres des parents, tirette ou poire en bois permettent l'éclairage commandé directement du lit.

b) L'ère des moteurs domestiques

Les premières machines électro-domestiques, de cette période, réfrigérateur et machine à laver vont avoir des conséquences sur la manière de vivre et l'espace de conservation des aliments.

Le frigidaire est lourd, de forme arrondie. L'acquisition de la machine à laver bouleverse les habitudes sociales de la femme. Elle marque une rupture avec le lavoir, la fontaine qui rassemblait dans chaque quartier, les femmes d'Orbey. La lessive cesse d'être faite collectivement. Le temps de la lessive se privatise et la femme se replie sur la maison. Cependant, cette modification n'est pas brutale. La machine à laver ne se généralise qu'en 1960. " Tout le monde ne pouvait se payer une machine à laver. Alors les Associations familiales avaient organisé un système de location. Je l'ai vu passer dans mon quartier sur un chariot à deux roues et elle déambulait d'un foyer à l'autre."

Dans l'espace domestique, elle prend place dans la buanderie ou la cuisine, bi-énergique, (gaz et électricité), elle est vite perçue comme un bien indispensable.

L'aspirateur, un Electrolux bruyant à traîneau est utilisé dans les fermes qui ont gardé leur parquet, larges lattes de bois de pin. Enfin la machine à coudre Singer, peu évoquée, est présente dans de nombreuses maisons du Val d'Orbey, au début du siècle.

C) Les années 1965 - 70

L'électricité devient indispensable

Des couches de plus en plus étendues de la population accèdent au confort. L'équipement des foyers français devient un phénomène de masse. " Tout a changé très vite ", nous raconte une ancienne repasseuse d'Orbey. Les gens ont voulu du confort et pas seulement électrique. Ils ont commencé à construire, à installer le chauffage central, à vouloir leur voiture."

L'E.D.F. commercialise son compteur bleu et offre du courant monophasé ou triphasé de 30 ampères. " C'est un véritable virage ", explique le secrétaire de la Corporation des Electriciens du Bas-Rhin, " une ère de nouvelles techniques, d'automates ".

Effectivement, après une stagnation de 49 à 61, la construction se développe dans le Val d'Orbey et 17,6 % des maisons sont construites entre 1962 et 1975.

L'électricité s'intègre alors dans la construction ; plus de " saignées " dans les murs mais elle vient tout de suite après le gros oeuvre, selon un système de " pieuvres " et de " boîtes de raccordement ". Elle n'est plus apparente et se cache dans les fondations. Les normes de sécurité sont beaucoup mieux définies et leur respect contrôlé. La mise à la terre de toutes les pièces mécaniques est obligatoire depuis 1968. L'organisme de contrôle national de la sécurité des installations électriques, le CONSUEL veille.

C'est l'ère du tout électrique, avec sa cohorte de petits appareils adaptés à chaque activité domestique et culinaire : Robot, hachoirs, séchoir, couteau, ouvre-boîte, moulins ...

L'électricité est source de chaleur, également. Elle alimente tout un réseau et fait concurrence au fuel. Mais elle devient progressivement une énergie complémentaire parmi d'autres.

LA CULTURE BIOLOGIQUE

Le Point de Vue de René PRUD'HOMME

La terre étant la nourricière de l'humanité, il importe à celui qui en tire ses richesses de doter les consommateurs de produits qualitatifs en même temps que quantitatifs ; la raison première de notre santé résidant dans les conditions d'une alimentation saine.

LES TROIS CHOIX DE L'AGRICULTURE NATURELLE

L'agriculture aujourd'hui se trouve comme à une croisée des chemins où trois options se présentent :

1) La culture dite naturelle

Celle n'employant que les moyens du bord : engrais organiques provenant uniquement des animaux de la ferme, feuilles mortes, débris végétaux de toutes sortes constitués en vulgaires terreaux, à l'exclusion de tous autres amendements ou engrais, n'usant d'aucun produit chimique quel qu'il soit contre les ennemis des cultures, c'est le procédé empirique, l'agriculture de papa, laissant aussi le sol sur sa faim avec toutes ses carences connues.

2) La culture chimique, industrialisée, motorisée

Cette culture est tributaire à outrance des pétroliers et radicalement paralysée en cas de pénurie de carburant, s'adonnant de plus en plus à la monoculture, avec toutes activités à l'affût des incessantes découvertes de l'agrochimie, emploi d'herbicides, fongicides, pesticides et engrais chimiques de toutes sortes. C'est la politique des hauts rendements faisant prime sur celle de la qualité des produits, c'est en quelque sorte l'idéal de la technocratie.

3) La culture biologique

C'est la culture naturelle par excellence et obéissant aux lois de la nature, basée sur la vie microbienne du sol, génératrice de récoltes abondantes et de qualité, grâce à l'emploi d'algues marines contenant toutes les richesses de la mer, culture faisant une large place à l'élément dynamique et vital constitué par le magnésium comme engrais, ainsi que des oligo-éléments tels le cuivre par exemple.

QU'EST-CE QUE LA CULTURE BIOLOGIQUE ?

La culture biologique se fonde sur la connaissance et l'application de la loi naturelle sur les transmutations biologiques, découvertes assez récentes du Docteur KERVAN, Membre actif de l'Académie des Sciences de New York. Du point de vue atomique, c'est le passage d'un corps simple à un autre grâce à un jeu de protons et d'électrons, ce qui se réalise couramment dans la nature, ainsi que chez les plantes. A titre d'exemple : c'est le passage du silicium au phosphore ou au calcium, du sodium au magnésium etc... D'autre part, dans les rapports entre oligo-éléments ou autres engrais, cette révolution s'opère également et de multiples façons, grâce aux microorganismes du sol, qui équilibrent ainsi les terres en y apportant les éléments qui lui font défaut. Il importe donc de stimuler cette activité bactérienne par l'incorporation de paille dans le fumier de ferme, ou mieux par la fabrication de composts avec fumier, déchets végétaux, paille, feuilles mortes, mauvaises herbes. Ces dernières sont précieuses parce qu'elles élaborent en partie les éléments faisant justement défaut dans les sols où elles ont poussé.

Compte tenu de tous ces apports bien conditionnés, l'humus constitue le bouillon de culture par excellence et indispensable à une saine vie microbienne du sol.

Les produits chimiques contre les ennemis des cultures sont remplacés par des productions à base uniquement de plantes que, par fois, l'on peut fabriquer soi-même. Ce sont des moyens absolument inoffensifs à tous égards, notamment en ce qui concerne les abeilles butinant les fleurs : fait d'importance capitale pour les apiculteurs.

A notre connaissance, la culture biologique a ses expérimentateurs en Angleterre, en Allemagne et en Suisse. En France, c'est le professeur Raoul LEMAIRE, épaulé par le professeur BOUCHER qui dès 1959 en jetèrent les bases. Il en existe bien d'autres que malheureusement nous connaissons peu ; citons Terre-Océan, ceux qui y ajoutent la biodynamie etc... Chez nous en Alsace, le promoteur de la culture biologique était le professeur d'agriculture Albert OSTERMANN de Riedisheim, aujourd'hui décédé, mais dont l'oeuvre continue au sein de l'Association de Culture Biologique du Haut-Rhin.

L'AGRICULTURE BIOLOGIQUE DANS NOTRE CANTON

Je pratique personnellement la culture biologique depuis 1962, les résultats acquis d'année en année me passionnent beaucoup, trouvant toujours une conclusion à mon sentiment de recherches. Dans notre canton, bon nombre de praticiens utilisent déjà l'algue marine, du moins simplement comme engrais et parmi eux bien d'autres fabriquent avec succès les composts.

Je fus émerveillé, il y a quelque temps, lorsque je visitais le champ d'expérience biologique de M. Fernand DEPARIS, d'Orbey, où dans ce coin de terre, l'on trouvait toute la gamme de légumes d'un potager bien achalandé et toutes les cultures en pleine vigueur et du meilleur aspect à tous points de vue. M. DEPARIS emploie comme fumure un compost confectionné par ses soins,

lequel est à base d'herbages verts des fonds humides, donc pas de première qualité, ce qui en l'occurrence est sans grande importance. Notre expérimentateur y joint la paille dans les normes voulues, le tout soigneusement mélangé avec un peu de terre et activé pour sa bonne fin à l'algue marine. Le sol était sain et très propre, bien travaillé. Enfin, la culture biologique assainissant les terres par l'équilibre qu'elle leur apporte, supprime bien des mauvaises herbes, celles-ci perdant ainsi leur raison d'être.

Les enseignements tirés de cette nouveauté en matière culturale se répercutent chez beaucoup de gens dans le souci d'une alimentation saine. C'est ainsi que depuis de longues années, M. KIEFFER fabrique du pain biologique à Lapoutroie. La boulangerie PERRIN à Orbey, rue de l'Eglise, en même temps que le pain LEMAIRE livre bon nombre de produits biologiques, à savoir : farine, huile, chocolat, muesli pour le petit déjeuner ; soja-cao pour le petit déjeuner, sucre roux, germes de blé, flacons d'avoine etc... A Labaroche c'est depuis peu, la boulangerie BARMES, aux Evaux, qui prospère elle aussi en fournissant le pain LEMAIRE et bien d'autres performances notamment dans les pâtes. Toutes ces gammes de produits sont goûtées tant des villégiateurs que des populations locales. A l'enseigne " Aux Fleurs Sauvages ", à Labaroche encore, on sert des repas uniquement biologiques, avec également vin biologique, une clientèle de choix et assez nombreuse, s'y rend couramment.

Que l'on me pardonne si j'ai oublié d'autres promoteurs de produits biologiques.

LES AVANTAGES DE LA CULTURE BIOLOGIQUE

La culture biologique et tous les produits qui en émanent, présentent ce double avantage :

- 1) - Absence de toute toxicité dans les biens de consommation, dûe parfois à certains traitements chimiques des cultures, et proscrits ici,
- 2) - Présence de tous les éléments utiles à la vie, notamment : magnésium, cuivre, manganèse, fer, cobalt, zinc, iode, etc... qui font généralement défaut dans les autres modes de culture.

Il y a quelque temps l'INRA (Institut National des Recherches Agronomiques) lançait l'alarme ! 95 % des terres françaises sont carencées en magnésium et 52 % en cuivre.

La culture biologique, de par ses attributs, comble certainement cette lacune.

EN CONCLUSION

Nous sommes en état de perpétuel devenir et dans la voie de la logique, les chercheurs en agriculture ont le plus vif intérêt, tant pour la société que pour eux-mêmes, à mobiliser toutes leurs aptitudes.

BIBLIOGRAPHIE

EDITIONS AGRICULTURE ET VIE :

BIARD André : Un jardin sans engrais chimique

BOUCHER Jean : Précis de culture biologique - 1968

FAIVRE (Rév. Père) : Equilibre minéral et santé

HERAULT A. : Energie, agriculture et santé

*AGRICULTURE ET VIE : revue trimestrielle de culture biologique
éditée par les Ets LEMAIRE, St Sylvain d'Anjou*

*KERVAN C. Louis : Transmutations naturelles non radioactives - Paris
librairie Maloine 1966*

*KERVAN C. Louis : Preuves relatives à l'existence de transmutations
biologiques - Paris, librairie Maloine 1968*

*LE RENOUVEAU : Organe trimestriel de l'A.C.A.N. (Association de Culture
et d'Alimentation Naturelles) - Haut-Rhin*

*L'utilité des mauvaises herbes : Collection Agriculture Ecologique
EDISUD 1978*

L'ÉGLISE ST NICOLAS DU BONHOMME

M. le Curé HABIG

Première partie : HEURS ET MALHEURS JUSQU'EN 1914

En une belle matinée de juillet, 70 personnes âgées, accompagnées de plusieurs prêtres, débarquent de deux cars, venant de St Dié, et entrent dans notre église. Tous sont éblouis par la beauté de l'intérieur du sanctuaire : " Oh! qu'elle est magnifique votre église, disent-ils, et puis propre et bien entretenue, fleurie à souhait ; et on retrouve ici le souvenir de St Dié (St Déodat), celui qui a fondé notre ville ; c'est lui, le Bonhomme, l'homme bon ; avant de venir chez nous, il est venu chez vous ; nous sommes donc cousins ; chez nous à St Dié, on ne connaît pas assez votre belle église, on devrait y venir plus souvent ; on est vraiment chez nous ici ; et puis c'est une église qui invite à la prière ". Ces paroles furent adressées par les Déodatien de la " Vie Montante " au prêtre du Bonhomme, accouru pour les guider dans la visite de notre église.

Oui, notre église du Bonhomme est beaucoup visitée et admirée, par des gens venus de partout, même de Scandinavie, d'Israël, de Finlande, du Canada, etc..., sans compter nos compatriotes français venus de tous les coins de l'hexagone ; car la route nationale passe devant l'église, et de nombreux cars venus de toutes les régions de France et d'Europe s'arrêtent à proximité et les portes toujours ouvertes de jour (malgré les nombreux cambriolages déjà subis de nuit comme de jour), invitent les voyageurs à y faire une petite halte spirituelle.

Mais avant de détailler les beautés de notre église actuelle, faisons un retour en arrière, remontons les siècles pour voir à quel moment, il est fait mention d'un lieu de culte chez nous, car l'église de maintenant n'a pas toujours existé, elle remplace plusieurs autres qui se sont succédé à travers les siècles.

Pour étayer son étude, l'auteur de ces lignes s'est inspiré en grande partie des archives de la paroisse, pour autant qu'elles ont pu être sauvées à travers toutes les péripéties malheureuses de l'histoire de notre commune ; il existe en particulier une compilation très intéressante : copies de documents anciens, réalisées par le Curé Uhrin qui a dirigé la paroisse de 1870 à 1887. Ce prêtre a eu entre les mains de nombreux documents aujourd'hui disparus ; il a souvent consulté les archives du Haut-Rhin où il a copié et parfois traduit de l'allemand ou du latin, des pièces très précieuses, concernant l'histoire de toutes les paroisses de notre canton, et aussi l'histoire de l'Abbaye de Pairis.

Cependant aucun document n'est antérieur au 14e siècle.

LA LEGENDE DE ST DEODAT

On peut supposer que ce qu'on appelle la légende de St Déodat, comporte une part de vérité, concrétisée par les peintures du choeur de notre église actuelle. St Dié ou Déodat, originaire d'Aquitaine, aurait quitté son évêché de Nevers pour aller évangéliser l'Est de la France ; il se serait arrêté successivement dans la forêt de Haguenau (où il aurait rencontré son compatriote Arbogaste), à Ebersmunster, à Ammerschwih et enfin au Bonhomme, où il aurait civilisé, christianisé et baptisé les quelques rares habitants de ces lieux sauvages, puis il aurait passé la crête des Vosges pour fonder un monastère dans le vallon de Galilée, c'est là qu'il serait mort le 20 juin 679.

Si Déodat a vraiment réalisé ce périple, il a sans doute construit chez nous un petit oratoire ; mais on ne sait rien de plus. C'est dans cet oratoire, situé sur l'ancienne route romaine qui conduisait du Rhin, par le Col du Bonhomme vers Toul et Reims, qu'a dû s'arrêter souvent Hugo d'Eguisheim, le futur pape St Léon IX, lorsqu'il était étudiant à Toul, puis évêque de Toul et qu'il se rendait en visite, chez ses parents au château d'Eguisheim. C'est ce même trajet que le club des personnes âgées du Bonhomme a refait en car, le 20 mai dernier, pour visiter la vénérable cathédrale de Toul, riche du souvenir de son ancien évêque, notre pape alsacien, St Léon IX.

LES PREMIERES CHAPELLES

C'est en 1394, qu'on trouve dans les documents de l'époque, pour la première fois mention d'une chapelle au Bonhomme. En effet, dans le fameux " Liber Marcarum " ou Urbair des pays d'Autriche (dont faisait partie toute la Haute-Alsace, avec Ensisheim comme capitale et Bâle, comme siège de l'évêque), qui donne tant de renseignements précieux sur les paroisses de l'époque, il est fait mention d'un chapelain de " Domus Judelini " (c'est sous ce nom que figure notre village dans les documents de ce temps-là).

En 1441, le " Liber Marcarum " des évêques de Bâle, publié par l'évêque Frédéric Zu Rhein, cite lui aussi une chapelle à " Domus Judelini ". Mais on peut se demander s'il s'agit d'une chapelle du village, ou de la chapelle seigneuriale de la Gutenbourg. Il y avait probablement deux chapelles construites par le Seigneur de Ribeaupierre, propriétaire de notre village, l'une au château, desservie par un chapelain, mandaté par le Seigneur, l'autre au village, desservie par le Curé de Fraize (localité appartenant aussi aux Ribeaupierre). Cette chapelle était dédiée à St Grégoire, patron de Ribeauvillé.

Ce premier petit sanctuaire du Bonhomme se trouvait sur la rive droite de la Béhine, sur un plat, au pied de la Verse, derrière la maison actuelle Humbert.

Plus tard, le Curé de Lapoutroie partagea avec celui de Fraize, la charge d'assurer le service religieux au Bonhomme. En même temps, ils se sont partagé les revenus des prés et des champs octroyés par le Seigneur. Cependant, les habitants auraient aimé que les deux prêtres viennent plus souvent au Bonhomme, au lieu de les laisser parfois pendant plusieurs semaines sans messe. En 1570, le Curé de Fraize, prétextant la longueur et les dangers du chemin, refusa net de continuer de venir faire du service au Bonhomme. Celui de Lapoutroie accepta de venir un dimanche sur deux, de sorte que le 2^e dimanche, les fidèles du Bonhomme devaient se rendre à la messe à Lapoutroie.

Mais cette situation ne pouvait durer, et dès 1615, on signale un prêtre résident au Bonhomme : Jean Guidat et le problème du service religieux se trouvait par le fait même définitivement réglé. Ce prêtre desservant et résident dépendait de la paroisse de Lapoutroie ; il résidait dans la maison, située en face du presbytère actuel. Au moment de l'incendie de 1858, cette maison appartenait à Nicolas Ancel dit " Colon Hado ". La partie arrière, épargnée par l'incendie, porte encore très lisible le millésime 1626. Donc à cette époque, le Bonhomme était une paroisse filiale de Lapoutroie et dont les collateurs étaient les Seigneurs de Ribeaupierre. Mais après la guerre de 30 ans, les Ribeaupierre à court d'argent vendirent leurs droits à la Ville de Colmar et celle-ci à son tour, vendit le droit de collation à l'Abbaye de Pairis (15 mai 1668) ; c'est donc l'abbé de Pairis qui, à partir de cette date, nommait le curé du Bonhomme et l'évêque de Bâle, entérinait d'ordinaire cette nomination. C'est ce qui se fit par exemple en 1707, lors de l'installation du Curé Noël Balthazard. Le Curé-doyen de Lapoutroie Jean de Martinprey procéda à cette cérémonie, en remplacement de l'Abbé de Pairis, empêché par d'autres occupations. Voici comment se faisait cette installation d'un nouveau Curé par le délégué du Père-Abbé de Pairis : il lui fait ouvrir et fermer les portes de l'église, lui donne le goupillon, il lui fait toucher les fonts baptismaux, le fait entrer à la Sacristie, lui fait toucher le calice et le ciboire, baiser le maître-autel et sonner les cloches ; le nouveau curé est désormais installé et peut jouir de tous ses droits et devoirs. Mais, le comte-palatin de Birckenfeld qui après l'extinction de la famille des Ribeaupierre (en 1673), avait recueilli l'héritage de cette dernière, voulu reprendre le droit de collation qu'avait les Ribeaupierre avant la guerre de 30 ans. C'est pourquoi, il protesta avec véhémence contre la nomination et l'installation du curé Balthazard et contre le droit de collation de l'Abbé de Pairis. Mais les protestations des Seigneurs de Birckenfeld demeurèrent vaines et l'Abbaye de Pairis continua jusqu'à la Révolution, de nommer les curés du Bonhomme avec l'approbation de l'évêque de Bâle.

Par ailleurs, vers la fin du 17^e siècle, la population augmentant par suite de l'exploitation des mines et par une forte immigration lorraine, une nouvelle petite église fut construite sur la rive gauche de la Béhine (à l'emplacement actuel de la Grotte de Lourdes) et l'influence lorraine se faisant sentir, on lui donna comme patron : St Nicolas à la place de St Grégoire.

L'EGLISE DE 1757

En 1757 et les années suivantes, l'église construite à la fin du 17^{ème} siècle fut en partie démolie, puis agrandie et totalement rénovée. Les travaux étant à peu près terminés, elle fut solennellement bénite le 22 Décembre 1773 par le Curé Burger (qui devint l'année suivante Curé-Doyen de Lapoutroie, où il resta pendant plus de 60 ans), après avoir reçu le 23 Novembre délégation de l'évêque titulaire de Lidda, auxiliaire du Prince-Evêque de Bâle. Pour cette bénédiction, le Curé Burger était assisté du Curé Delort d'Orbey, représentant du chapitre rural " ultra colles Ottonis ", c'est-à-dire de l'ensemble des prêtres du diocèse de Bâle, résidant au nord de la côte de Hattstatt. Plusieurs moines de Pairis, en particulier, le cellier étaient présents à cette bénédiction.

Cette même église fut solennellement consacrée, le 4 Mai 1787, par l'évêque de Bâle, en personne : François-Joseph Sigismond, baron de Roggenbach (qui résidait habituellement à Porrentruy), assisté du Curé Delort doyen du chapitre rural, du Curé Burger de Lapoutroie et de plusieurs moines de Pairis. A cette occasion, le Prince-Evêque a confirmé, prêché et célébré une grand'messe pontificale.

SOUS LA REVOLUTION ET L'EMPIRE

En 1787, on était à la veille de la Grande Révolution. La paroisse était confiée aux soins d'un prêtre saint et dévoué : Le Père Resch.

Dans les premières années de la grande tourmente, les fidèles continuaient de s'assembler tranquillement dans leur belle église. Et lorsque leur pasteur bien aimé dut s'exiler, parce qu'il avait refusé le serment d'adhésion à la Constitution Civile du Clergé, les fidèles continuèrent à s'assembler à l'église, les dimanches et jours de fête, en l'absence de leur pasteur, et malgré les menaces, ils n'avaient pas peur de se montrer fidèle à l'Eglise et ils veillaient sur la maison de Dieu.

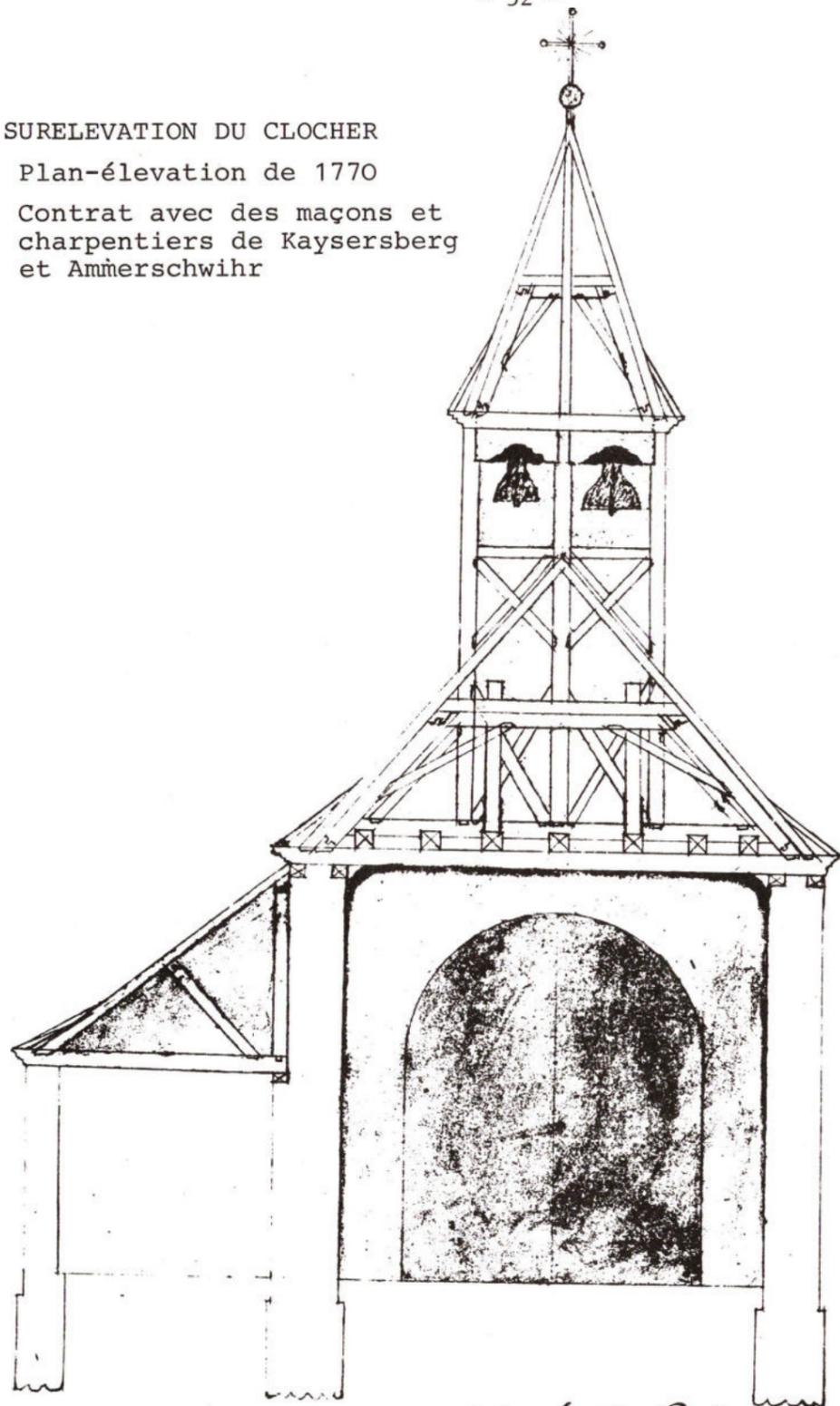
Par leur attitude courageuse, ils empêchèrent sa profanation, et loin de laisser vendre le mobilier et les ornements de leur église, ils achetèrent pour les sauver de la destruction, deux splendides autels de l'abbaye de Pairis dont ils firent les autels latéraux de leur propre église du Bonhomme. Pour faire cette acquisition et en couvrir les frais, ils ressemblèrent la somme de 1 700 Frs.

A la place du Curé Resch, parti en exil, le gouvernement envoya au Bonhomme, un intrus, le méprisable Escabert, ancien moine, qui gouvernera la paroisse du 10 Octobre 1791 au 17 Octobre 1792 ; il fut rejeté par la population ; finalement, il démissionna pour se faire cabaretier à l'auberge du Soleil, en se mariant avec la fille de la maison. La paroisse resta désormais vacante ; tous les prêtres-jureurs, envoyés par les autorités de la République furent accueillis à coups de fourche, par exemple en 1796, le Curé-jureur Marchal de Fréland.

SURELEVATION DU CLOCHER

Plan-élévation de 1770

Contrat avec des maçons et charpentiers de Kayzersberg et Ammerschwih



Archives du Haut-Rhin 19 J 122

*Nach oberschieden Plan fabriziert in unbeschriebener Solidarität
obligiert in Zimmerarbeit zu machen, und davon für unbeschrieben,
Laurentin du 22. Junii 1770
Johann Gausling
Dell-Gausling
C. J. P. P. P.*

*J. B. P. P. P.
duffmann*

Mais les fidèles n'étaient pas totalement abandonnés; ils s'adressaient aux prêtres cachés par-ci, par-là, dans les fermes de la vaste paroisse, par exemple, le curé Bouvier de Laveline, caché tantôt dans la maison de François Lamaze à Faurupt, tantôt chez J.B. Maire à Renautroche, ou bien encore chez Joseph Petitdemange à la Basse-Marse, ou chez Jean Ancel, aux Bagenelles. Il y avait encore le prêtre Fr. Mathieu Humbert, caché aux Grands-Prés, et l'Abbé Joseph Petitdemange, curé de Labaroche et aussi les pères Capucins Honoré et Thiébaud.

Enfin, à partir du 17 Janvier 1801, nous trouvons de nouveau, un curé sur place : Xavier Petermann, installé officiellement le 12 Mai 1803, car entre temps, par la signature du Concordat, l'Eglise de France avait retrouvé sa liberté. Durant toute la période trouble précédente, l'église du Bonhomme n'avait subi aucun dommage important.

Et malgré les guerres napoléoniennes, malgré la Restauration, malgré les difficultés financières et sociales, malgré les deux Révolutions de 1830 et de 1848, l'histoire de notre église se poursuit dans la paix, jusqu'à la journée tragique du 6 Juin 1858.

LE GRAND INCENDIE

C'était la Fête-Dieu. Le village comme chaque année, offrait un spectacle merveilleux sous les guirlandes de sapin et les drapeaux qui ornaient les maisons et avec sa rue principale jonchée de fleurs des prés, de fougères et de genêts d'or. Après la grand'messe solennelle, la procession déploya tous ses fastes ; les 4 reposoirs splendides dans leur ornementation florale accueillirent le long cortège des jeunes et des adultes avec leurs bannières flottant au vent du nord et leurs statues portées sur des brancards ornés de fleurs multicolores. La procession touchait à sa fin, et comme le voulait la coutume, les pétards lancés par les jeunes gens du village éclataient à chaque reposoir. Les cloches de l'église sonnaient à toute volée pour marquer, vers midi, le retour de la procession à l'église, ornée de branchages et d'oriflammes. Le sanctuaire allait recevoir les fidèles pour le salut solennel de clôture.

Soudain des cris tragiques retentirent : " Au feu, au feu ", un pétard brûlant étant tombé sur le toit de chaume de la maison de l'adjoint Masson qui s'embrasa instantanément. La procession sur le point de rentrer à l'église, se disloqua aussitôt dans un désordre général et au milieu des cris d'horreur. Tout le monde s'affole et court de tous côtés à la recherche de seaux d'eau ; mais le feu attisé par la bise violente, remonte la grand'rue et attaque les maisons sur les deux côtés ; les flammèches emportées par le vent, mettent le feu partout ; le presbytère et l'église elle-même deviennent à leur tour la proie des flammes qui ne s'arrêtent qu'à la maison d'école (Maison Paul Blaise) d'un côté et à la dernière maison de l'ancienne route du Col (Maison Thomas).

C'est la consternation générale ; une douleur immense s'empare de la population du Bonhomme. Le bilan de l'incendie est lourd : l'église, le presbytère et 13 maisons occupées par 25 ménages sont sinistrés : en tout 117 personnes sont sans abri, mais ce qui cause le plus gros chagrin à la population très croyante, c'est de voir leur chère église réduite en cendre.

LA NOUVELLE EGLISE

C'est le 15 Mai 1859 (donc moins d'un an après le sinistre), qu'on a commencé à creuser les fondations de la future église dont les travaux furent adjugés à M. Welterlé de Colmar, à raison de 136.000 Frs, non compris les honoraires de l'architecte.

Le 29 Mai, on procéda à la pose et à la bénédiction de la première pierre (1) Le 15 Novembre 1860, M. Thiriet, Curé-doyen de Lapoutroie, bénit le nouveau presbytère. Entre temps, les travaux de construction de l'église avancèrent très rapidement et lorsque M. le Curé Vion meurt en novembre 1862, miné par les soucis de la reconstruction, l'église est en voie d'achèvement. Bénite provisoirement, le jour précédant les obsèques du prêtre, elle peut accueillir l'immense foule accourue pour l'enterrement de son curé bien-aimé. Son successeur, le Curé Pernot parachève la construction de l'Eglise. Le 2 Février, il bénit les quatre nouvelles cloches, remplaçant celles qui ont fondu dans la chaleur de l'incendie ; comme les anciennes, elles sont dédiées à St Dié, à St Nicolas, à la Ste Vierge et à Ste Barbe.

Enfin, le 18 Juillet 1865, la nouvelle église fut solennellement consacrée par Mgr Raess, évêque de Strasbourg, accompagné de l'évêque de St Dié, en présence d'un grand nombre de prêtres et d'une foule immense de fidèles, parmi eux, un vénérable couple de nonagénaires : J.B. Bresson - M. Fr. Masson, qui mariés depuis 72 ans, avaient tous deux déjà participé à la consécration de l'ancienne église en 1787. On devine l'émotion des nobles vieillards. Quant au style de l'église, il n'a rien d'original ; en effet, du temps de Napoléon III les architectes se contentaient d'imiter soit le style roman, soit le style gothique. Notre église est donc de style néo-roman, ce qui lui donne un cachet indéfinissable de grandeur et de simplicité, à la fois.

NOTRE EGLISE ENTRE 1870 ET 1914

L'église du Bonhomme ne souffrit pas de la guerre de 1870, malgré la présence de nombreux franc-tireurs dans nos montagnes. Par la suite, la décoration intérieure de l'église fut marquée par l'édification d'un chemin de croix. Le 15 Mai 1898, fut inaugurée la Grotte de Lourdes, à l'emplacement et en souvenir de l'ancienne église entourée d'un cimetière dont les vestiges sont revenus à jour, à l'occasion des travaux effectués à plusieurs reprises ; les ossements mis à jour ont été réinhumés dans le cimetière actuel par les soins du Curé Habig.

Le 5 Avril 1899, le Conseil de Fabrique s'est réuni sous la présidence de J.B. Masson et en présence d'une délégation du Conseil Municipal composée de Mrs J. Baptiste Lamaze, J.B. Pierré et Georges Henry, pour examiner le projet de peinture de l'église, présenté par M. Eggemann ; ce projet fut approuvé et exécuté ; c'est à cet artiste que nous devons les peintures du chœur, représentant la vie de St Dié. Après la guerre de 1914, ces peintures furent rénovées par un artiste vosgien, originaire du Bonhomme : M. Albert Minoux, puis après la guerre de 1939-45, à deux reprises, d'abord par M. François Bottinelli, et par la suite, par son fils M. Gervais Bottinelli.

(1) Compte-rendu dans la Revue Catholique d'Alsace de Juin 1860

8.1.1863

Act: 211 du Compte
N° 218 9 Ordre



Procès-verbal de réception de l'orgue.

Nous soussignés C. Lig, organiste à Colmar, N° 1
L'abbé architecte du département délégué par M. le Maire ou
Bonhomme, suivant lettre du 4 Janvier courant, afin d'examiner
l'orgue de la dite commune, construit par la société anonyme
Kerschling-Schütz à Paris & à Bruxelles, assisté de M. Stern,
organiste au Temple neuf à Strasbourg, de M. Vogt organiste à
Colmar, de M. Wackenshafer, organiste à Schlettstadt & de M.
Simon, organiste à Lapoutroie, déclarons par le présent procès-verbal
que ledit orgue a été examiné par nous dans tous ses détails & conformé-
ment au devoir prévu par les vob factum, que cet orgue a été
construit avec tous les soins désirables, que les sommiers ainsi que tous
les matériaux employés pour cet orgue sont de premier choix ; que
tout ce qui a rapport au mécanisme, soufflerie &c présente toute
solidité désirable, que les différents jeux dont l'orgue se compose
sont parfaitement caractérisés, qualités d'autant plus méritoires
qu'ils sont plus rares dans la facture d'orgues & que les différents
claviers fonctionnent avec une admirable précision.

Nous déclarons en outre qu'un traité supplémentaire
en date du 30 Août 1862 ayant été reconnu indispensable par
suite des grandes dimensions de l'édifice, nous devons ajouter que
tout ce qui a été stipulé dans ledit traité a été exécuté à la
satisfaction générale des experts & des officiers présents.

à l'Expertise

Nous ne saurions terminer sans dire un mot à la louange de l'habile sculpteur, M^r Kolomo, qui a exécuté avec une grande perfection les plans du buffet et l'orgue de l'architecte Lauth, que ce travail a été fait avec du bois de chêne magnifique & nous n'hésitons pas à dire que ce travail vaut pour lui une recommandation bien méritée.

Nous estimons donc que l'orgue du Bonhomme, construit par la société anonyme Merckle & Schuch, est reconnu comme un travail qui fait honneur aux facteurs & nous sommes heureux de constater par le présent procès verbal toute la satisfaction de cette réception.

Fait au Bonhomme en présence de M^r Lefebvre, député du Département du Haut-Rhin, & de M^r de Lamoignon & de Lapoutolle le huit janvier mil huit cent soixante trois.

Suivent à la minute les signatures

[Signatures]
Bonhomme le 26 juin 1863

Approuvé Colmar, le 24 janvier 1864

Le Préfet, Signé: P. Ouent

Enregistré à Colmar le vingt neuf juin 1863. folio 20 C. 6

Reçu deux francs quarante centimes

Signé: Collet

Pour expédition conforme délivré au Receveur

Municipal

Le Maire

Brissmann



PAIRIS VIENT-IL DE PARADIS ?

UN ESSAI LINGUISTIQUE

de Pierre COLIN

En passant par les lois de la phonétique, j'ai tenté de retrouver une évolution possible de "paradisum" (paradis) vers Pairis, suivant la méthode utilisée par BOURCIEZ.

Voici le résultat de cette tentative, avec un essai de datation de l'évolution de ce mot.

	paradīsum	accentué sur i, d'où paradīsum
1er siècle :	paradīsu	dès le 1er siècle après J.C., le m n'est plus perceptible en finale
IV° "	: * paradīso	
V° "	: * parēdīse	e = e muet
VII° "	: * parēδise	δ souvent écrit dh, comme this (δis) anglais
VIII° "	: * parēδise	* = forme devinée d'après les lois de la phonétique
XII° "	: parēis	
XIV° "	: paris	

Tout cela pour l'ancien français, où on relève des formes "pareis" issues de "paradisum (m)" avec e=e muet.

De plus en lorraine, a devient é puis éy avec graphie ai, ce qui mène à pairis. Pour l'évolution a→é→éy, je ne me risquerai pas à fournir une datation.

Que Pairis devienne Bairis dans la bouche d'un germanophone me paraît normal. Un curé germanophone installé à Coinches transcrivait chaque fois le nom Pierron en Bierron, le "p" initial étant beaucoup plus appuyé en langage germanique qu'en roman.

Mais dans ce domaine de la linguistique et de l'étymologie, rien n'est vraiment sûr à cent pour cent. Les spécialistes ne sont pas d'accord entre eux sur tout ; et particulièrement sur la datation concernant l'ancien français, donnée plus haut, que je mentionne à titre purement indicatif.

Copie acquise à la somme d'un mille franc
 le 19 juillet 1863
 de l'ancien français
 par M. Brissmann
 Notaire approuvé au
 seize mois nuls.
 Le Maire,

DOCUMENT D'ARCHIVES

DE 1791

Mme JULLIARD

Comme chacun sait, dans la nuit du 20 au 21 Juin 1791, le Roi Louis XVI et sa famille quittaient furtivement la capitale en direction de Montmédy pour chercher asile auprès du Marquis de Bouillé et son armée. Arrêté à Varennes, en Argonne, il fut ramené à Paris.

L'importance de l'évènement exigeait une information rapide, les mairies en étaient chargées, chacune d'elles constituait le maillon d'une chaîne apparemment efficace.

Le 24 Juin, le procureur de Lapoutroie était informé par son homologue du Bonhomme qui, lui, l'avait été par le maire de St Dié.

A son tour, il s'empressa d'écrire à Kientzheim. (Nous donnons ici la photocopie de cette lettre)

On remarquera ce passage du texte " Le Roi s'est enfui ou il a été enlevé " et plus loin cette fin de phrase " Au cas où ce fut une réalité ". L'évènement lui paraissait à peine croyable. Il se permit en outre un conseil de prudence.

On reconnaîtra la signature " Marcot " un nom bien de chez nous. Ce n'est jamais sans une certaine émotion que l'on approche par le texte et l'écriture la vie de nos ancêtres liée aux grands évènements nationaux.

reçu le même jour, et écrit
imprimé à la Municipalité
à Kientzheim

Coutances le 24 Juin

Messieurs

Il vous devrais de recevoir une lettre du
Bonhomme qui nous annonce que le
Roi est parti ou a été enlevé le 21^e de
l'mois 3 heures avant qu'il la revette
de Luxembourg, mais elle annonce qu'heureux
le Roy et la Reine et les autres ont été
arrêté et Robespierre a été
Perdue. La Municipalité a revu cette lettre
Paris de un le maire de St Dié dans
qu'ils ont jointe une dup. de un de
St Dié qui annonce qu'ils ont revu ces
nouvelles, de la course de ces nouvelles
importantes, au cas que ce fut une réalité

Nous vous prions de nous adresser
 à l'avenir, il faudrait être de
 mettre une bonne garde afin d'arrêter
 ceux qui paperaient et de les
 feuilleter si ils n'ont pas quelques
 lettres, ^{et relatives} sur cette lettre d'avis notée
 de voir est de vous en faire part
 Nous sommes avec le plus parfait
 de vœux Le procureur de la
 République Commune de Kayserberg

Archives Municipales
 de KAYSERSBERG
 Révolution / Empire 248

LE CIMETIERE DE MON VILLAGE

Maria JULIARD

Connais-tu le dortoir immense
 Où veillent les rameaux penchés
 Des pins ravis de s'épancher
 Sous le lourd manteau de silence ?

De ci-de-là, des paravents
 Dressent leurs mâts de lourde pierre,
 Le granit trace des frontières,
 Les thuyas protègent du vent.

De fraîches fleurs se font des grâces,
 Reine est la pensée en ces lieux,
 Sa robe de velours soyeux
 Recouvre de sombres disgrâces.

Point ne sonne de réveil,
 Aucun besoin de nourriture,
 Le sein fécond de la nature
 Abrite ce profond sommeil.

Le dortoir autrefois blotti
 Contre les flancs du sanctuaire,
 La mort y cotoyait la vie,
 Les rumeurs scandaient les prières.

Exclu du cœur de son village,
 Convenance et nécessité,
 Le dortoir changea de visage,
 Il y gagna en majesté.

Installé sur un promontoire
 Avec ses croix éparpillées,
 Il offre des pages d'histoire
 Aux visiteurs privilégiés.

Sans qu'au début j'y aie pris garde,
 Amis, parents, y sont allés
 Un à un emportant les clés,
 Solennels sur une guimbarde.

Illustration de
 Eric HAMRAOUI





IN BON VAULA

Histoire racontée par
Henri PETITDEMANGE
Dessin d'Eric HAMRAOUI

Lo Antouène de M... è so vaulà lo Jules sayâne lo fon au près des Allemands, mi lan dlè gare de Fralan.

Lo slo boerlau. Lè soue chtalau, mais lo Antouène sayau toucou. Dans lè grand-raye lo Antouène avou botu enne paire de botaye au fra. Lo Jules, qu'avou sô, se botoe è rèvougi sè fô è tchèque djambaye.

" Quô qu'té po rèvougi teyman ??

" Mè fô ne conpe pu, lè grausse a satche, è djè bé sô ! "

Antouène n'alloe quouèri enne botaye dans lè raye. I dmandoe :

" Te vu in vourre è co pu sovan, o bé dou vourre è mi si sovan ??

" Dou vourre è co pu sovan ! " rpondoe lo Jules ...

UN BON DOMESTIQUE

Antoine du M... et son domestique, le Jules, fauchaient le foin au pré des Allemands, pas loin de la gare de Fréland.

Le soleil brûlait. La sueur coulait, mais Antoine fauchait toujours. Dans la grand-raie, Antoine avait mis quelques bouteilles au frais. Jules, qui avait soif, se mit à aiguïser sa faux à chaque pas qu'il faisait.

" Qu'as-tu donc pour aiguïser tellement ??

" Ma faux ne coupe plus, l'herbe est sèche et j'ai bien soif. "

Antoine s'en fut chercher une bouteille dans la grand-raie. Il demanda :

" Tu veux un verre et assez souvent, ou bien deux verres et moins souvent??

" Deux verres et plus souvent ! " répondit le Jules ...

DOU PAUR AMMES

Histoire racontée par Maurice HERMANN

Dou peur ammes, dé wèzi, moereunne essence, é taqueunne è l'oeche du pèrèdi. " Bon Sait-Pierre dit lo poermeye, djètu bé malheureux da mè vie. Mè femme mné fait veire de toute lé faço, djè dja fait mo purgatouère ". " Mo peur, anntoere au pèrèdi, te lé bé mèritè ".

" Bon Sait-Pierre dit lo douzimme, djètu quo pu malheureux que lu, djètu mèriè tra fou. Mè poermeere femme sire enne belle mais elle me feyo owvrè dogrand dè djonaye. Lè douzimme, enn coche spasse, èvo lèqueye dje nowzaye jamais roechi. La trazimme, ça poelamou dlé que dje seye toussi ". " Vitè,djoe Sait-Pierre au douzimme, tè pyesse na mi toussi, lo pèrèdi a fait po lé peur mais mi po lé tati ".

DEUX PAUVRES HOMMES

Deux pauvres hommes, des voisins, moururent au même moment, ils frappèrent à la porte du paradis. " Bon Saint-Pierre dit le premier, j'ai été bien malheureux dans ma vie, ma femme m'en a fait subir de toute sorte, j'ai déjà fait mon purgatoire ". " Mon pauvre, entre au paradis, tu l'as bien mérité ".

" Bon Saint-Pierre dit le deuxième, j'ai été encore plus malheureux que lui, je me suis marié trois fois. Ma première femme était belle mais avec elle, toute la journée, c'était le boulot. La deuxième une petite épaisse, avec elle jamais de sortie. Quant à la troisième c'est à cause d'elle que je suis ici ". " Va-t-en dit Saint-Pierre au deuxième, ta place n'est pas ici, le paradis est fait pour les pauvres mais pas pour les imbéciles ".

Il y a 70 ans... la Première Guerre Mondiale

DES TRAVAUX VARIES, DES RECHERCHES STIMULANTES

Dans le cadre du programme de Troisième, j'ai proposé à mes élèves de mener quelques petites recherches sur le premier conflit mondial. Il s'agissait de les sensibiliser à ce drame aux conséquences si lourdes par une approche plus personnelle que le cours traditionnel et de continuer leur formation à l'étude des documents et des témoignages.

Les équipes ont choisi des thèmes de recherche très variés. Grâce aux livres disponibles, certaines ont étudié des grandes batailles, comme la Marne, Verdun, le Linge. D'autres se sont procuré des recueils de témoignages, des ouvrages contemporains au conflit (la Guerre Documentée, l'Album de l'Illustration) et ont décrit la vie quotidienne des militaires et des civils.

Certains élèves se sont attachés à l'histoire cantonale. Ainsi Lionel ANCEL, Jean-Luc et Pierre HEINE ont réalisé un reportage photographique au Linge et confectionné une splendide carte du champ de bataille. Utilisant les documents du Mémorial du Linge et leurs ressources personnelles, les férus d'uniformes et de matériel militaire ont commenté des diapositives et un panneau d'exposition, sous la direction éclairée de Jean-Claude REHM.

Enfin des témoignages écrits et oraux ont été collectés. Nous vous en livrons les meilleurs passages.

Armand SIMON

LA VIE DES ENFANTS ET DES JEUNES

LES PERSONNES EVACUEES

La commune d'Orbey a été durement éprouvée par les combats. En 1915, les habitants du village furent évacués vers la plaine d'Alsace. Mais le secteur des Hautes Huttes et des Lacs était passé sous contrôle français et les fermiers durent se réfugier dans le département des Vosges.

" Mme G. avait 19 ans quand la guerre a éclaté. En 1915, les soldats français sont venus évacuer la famille qui dut partir à pied, avec les enfants. Mme G. fut blessée par les Français qui ne trouvèrent pas de médecin. Parfois, les soldats chassaient les habitants et brûlaient la ferme. Mme G. fut évacuée au Rudlin, puis à Plainfaing. Là-bas, ils recevaient 50 centimes par enfant et 1 franc par adulte et par jour ; ils utilisaient des cartes pour le pain et la viande. Ils revinrent chez eux en 1918. Beaucoup de civils ont été tués durant les combats."

IL Y A 70 ANS...

LA PREMIÈRE GUERRE

MONDIALE

RECHERCHES DES ELEVES DE 3°

DU COLLEGE D'ORBEBY

AVEC LES CONSEILS DE LEUR PROFESSEUR Armand SIMON

ILLUSTRATION DE LAMOUCHE MARIANNE ET LONGHINO VERONIQUE

3°A

" *Mr Pierre H. avait 12 ans en 1914.* Le 8 juillet 1915, il a été évacué avec sa famille au Val d'AJol. Ils durent tout abandonner : bétail, ferme, école. Il fallait se débrouiller pour trouver un logement et recommencer sa vie. A 15 ans, Pierre fut placé dans une ferme. Sa famille n'avait pas trop à se plaindre de la faim, car ils étaient cultivateurs. Ils avaient juste besoin de la carte de pain : 250 grammes par jour, et de la carte de sucre. Tous les mois, il fallait chercher ses tickets à la mairie. Pendant ce temps, les soldats démontaient peu à peu la maison d'Orbey, afin de se chauffer avec la charpente, les planchers, les portes, les volets, les cloisons... Au retour, en avril 1919, il fallut reconstruire et à nouveau recommencer sa vie."

" *Mme B. avait une situation assez aisée :* son père tenait une boucherie à Orbey. Lorsqu'elle fut évacuée à Ribeauvillé, en novembre 1915, Orbey était déjà très endommagé. Son père avait du bétail à Ribeauvillé, la famille ne manqua donc de rien : oeufs, viandes, fromages ... S'il fallait parler partout allemand, le français était toléré à Ribeauvillé pour les réfugiés d'Orbey. Mme B., âgée alors de 22 ans, avait trouvé une place à l'administration des impôts, pour ne pas être transférée en Allemagne."

Enquête de Karine BARADEL - Virginie DELAROQUE -

Anne FUEHLER - Florence GSELL

UNE ENFANT D'ORBÉY

Melle M. raconte : " Quand Orbey a été évacué, il ne restait plus qu'un boucher, un boulanger. Nous, nous sommes restés sur les fermes. Ma maman avait refusé d'être évacuée. A Busset, il y avait encore cinq fermiers. J'avais six ans et j'aurais dû aller en classe au village ; mais on a été à l'école du hameau de Tannach pendant six semaines. Il a fallu abandonner ensuite, car les Français étaient sur les hauteurs du Wettstein. Ma soeur aînée m'apprenait le calcul et la lecture.

Mon père est parti les premiers jours de la guerre ; maman était seule avec sept enfants. En 1917, le second garçon est parti à la guerre. L'aîné, qui avait seize ans, n'a pas été appelé au service militaire pour cause de santé. Il allait aider les voisins, chez qui ne restait plus que le vieux père.

Nous avons hébergé encore une autre famille : nous étions vraiment très serrés dans la maison. Mon père n'est revenu en permission que deux fois pendant la guerre, la première fois au bout de deux ans : je ne le reconnais plus ...

Il n'y avait plus grand monde au village : on ne pouvait monter la grand-rue, il fallait passer derrière l'usine, là où les Français nous voyaient le moins. Ma soeur aînée a été blessée par une balle, dans le village. Pour la Communion, le 6 mai 1917, on est descendu par la Conatte et on a remonté par le bas d'Orbey, pour nous rendre à l'église : le Rain du Busset était trop à la vue des Français. Toute la rue de l'Eglise était détruite, l'hôtel Thomann complètement brûlé. Les gens avaient été évacués vers Bergheim, ou Ribeauvillé. Lorsque je suis allé en classe, après la guerre à dix ans, je savais plus de français que les filles qui avaient été évacuées, car elles avaient appris l'allemand. J'ai été deux ans et demi à l'école...

Pour la nourriture, ça allait car nous avions une ferme. Des gens de Colmar venaient s'approvisionner en beurre et en fromage. Il fallait quand même donner des bêtes et on ne pouvait tuer les cochons comme on voulait.

Un père de la paroisse d'Orbey venait faire du catéchisme chez nous, tous les mercredis : une fois, nous étions vingt-sept !

Les bombardements.

Il est venu une fois un obus sur le grenier : il est passé dans la chambre, a traversé un lit et est sorti par la fenêtre, à vingt mètres de ma soeur qui revenait du pré.

Ce qui m'a le plus frappé : un jour nous sommes allés aux Allagouttes chez la tante Jeanne. Tous les enfants jouaient lorsque sont venus deux obus. Ma cousine disait : " Si vous voulez encore bombarder, envoyez-la !" La première bombe l'a tuée et il y eut plusieurs blessées ; elle avait dix ans... Moi, je n'allais pas dans les prés : je gardais des enfants des voisins, à la maison. Une fois que l'on jouait devant la maison, un obus est venu à cinquante mètres environ : je me suis sauvée, je suis rentrée en laissant les gosses. C'est maman qui est venue les chercher ! Ce n'était pas toujours drôle ; nous avions peur.

Les travaux de nuit.

Le jour, nous ne pouvions travailler dans les champs et les prés, il fallait faire les travaux de nuit. Une fois, nous avons planté des pommes de terre jusqu'à deux heures et demie du matin. Nous avons un boeuf blanc : il fallait le couvrir car les Français nous voyaient depuis les hauteurs. Un jour que les voisins fauchaient de l'herbe à une heure du matin, ils se sont faits tirer dessus.

Nos prés n'étaient pas trop à la vue des Français, au contraire des champs. Les gens se partageaient pour y travailler, de manière à ne pas y être trop nombreux. Quelquefois, nous ne savions plus où ils étaient, tellement ils étaient dispersés.

Ces travaux de nuit sont ce qui m'a le plus marquée dans cette guerre.

La fin de la guerre.

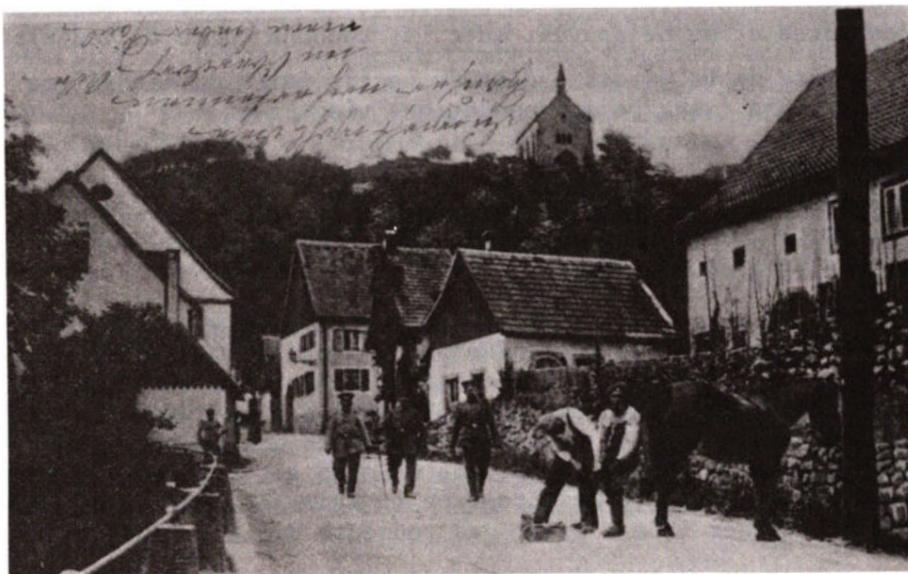
Le 11 novembre, mes frères étaient dans un champ pour des voisins, et il y a encore des bombardements : une personne a été tuée à Labaroche. Et à onze heures du matin, c'était l'armistice...

Il y eut la grippe espagnole. Tout le monde était atteint : chez nous seule ma maman était encore debout. Mon frère est heureusement revenu de la guerre, pour fourrager les bêtes. Mon papa est seulement revenu huit jours après. Ce jour-là, je m'en rappelle bien, nous sommes partis de chez nous - nous habitons dans un bas-fond, la dernière maison de Busset - et sommes montés plus haut sur un petit mont et avons vu les fêtes et les feux d'artifice.

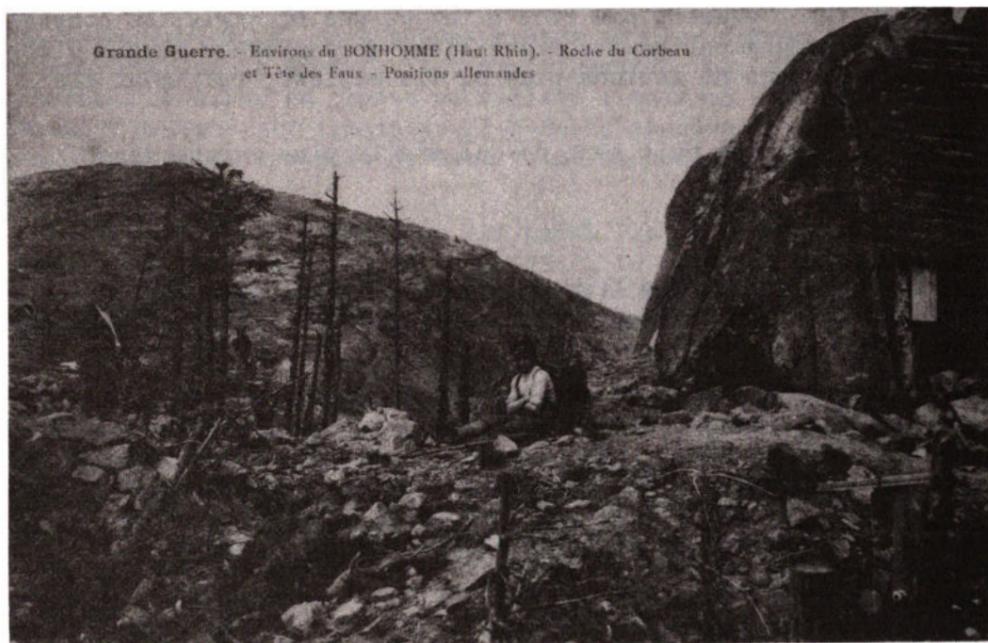
Ce fut une vraie joie quand j'ai vu revenir mon papa, après quatre ans d'absence et de guerre... "

Témoignage recueilli par K. BARADEL - V. DELAROQUE

A. FUEHLER - F. GSELL



La Rue Principale de FRELAND pendant la Grande Guerre.
Soldats allemands en cantonnement.



Grande Guerre. - Environs du BONHOMME (Haut Rhin). - Roche du Corbeau
et Tête des Faux - Positions allemandes

Aspect de la Tête des Faux aux lendemains de la guerre.

UN GARÇON DE FRELAND

Les premiers jours de la guerre.

Mr D. raconte : " Le samedi 31 juillet 1914, nous devions aller en excursion aux lacs. Le matin, le frère enseignant nous a dit que l'excursion était impossible car des soldats allemands étaient là-haut à la frontière ; nous allâmes alors à Dusenbach, en passant par Aubure. Tout se passa bien et le soir, quand nous sommes rentrés dans les fermes, les cloches sonnaient à toute volée. Le dimanche matin, tous les hommes valides partaient à la guerre, descendaient à la gare de Fréland pour prendre le petit train qui les conduisait à Colmar.

La première quinzaine d'août 1914, les chasseurs alpins sont arrivés jusque chez nous. J'ai vu les " pantalons rouges " faire le tour de chez nous à cheval. Mais les allemands sont arrivés en force ; les chasseurs ont dû se replier. Le lieutenant qui commandait dans notre secteur nous dit le soir : " Nous ne sommes pas assez nombreux, les Prussiens arrivent ". Mais malgré cela, les chasseurs alpins avaient bien travaillé la nuit et creusé des tranchées de chez Bernard Barlier jusqu'à la Croix de la Rochette, et en d'autres endroits encore.

La vie était dure ...

Les conditions étaient dures, surtout le ravitaillement ; tout sur cartes, le pain très mauvais. Les cultivateurs devaient tout déclarer, et livrer du fromage, du beurre, des oeufs ; alors il ne restait plus grand-chose.

Il n'y avait plus d'hommes. J'étais l'aîné de la famille, il fallait faire les travaux de l'écurie matin et soir, et j'allais à l'école. Ma mère malade est morte en janvier 1915.

Il n'y avait pas la semaine de quarante heures ; il fallait travailler tous les jours, même les dimanches. Levé de bonne heure, alors qu'il faisait encore nuit, on passait à l'étable. Puis on avait une soupe de pomme de terre pour le petit déjeuner. A midi, on avait des légumes et quelquefois de la viande. Et le soir, c'était de nouveau les pommes de terre ou la soupe de pomme de terre. A la sortie de l'école, il fallait une bonne demi-heure pour rentrer à la maison, puis nourrir les vaches.

Les soldats.

Il y avait de nombreux soldats autour de la maison : de l'artillerie, des observateurs, des téléphonistes, des soldats du génie qui construisaient des abris...

Vers la fin de la guerre, les soldats allemands n'en pouvaient plus, mais, fanatiques, ils tenaient toujours. Un beau soir, un soldat allemand arrive et me dit : " Donne-moi un fromage de munster, je te donne mes bottes ". Comme les bottes m'alliaient bien, on lui a donné un fromage. Tout heureux, il nous dit : " Nous avons vingt jours d'armistice pour évacuer l'Alsace ".

" Les Français viendront, lui dis-je ". " Was ! me répondit-il, les Français ne viendront jamais en Alsace. Les Alsaciens vont rentrer pour garder l'Alsace, mais les Français n'y mettront pas les pieds ". C'était un fanatique !

Un beau soir où je faisais mes devoirs, un sous-officier allemand qui venait souvent voir si j'écrivais bien et ce que j'écrivais, vit que j'avais copié : " ma chanson préférée est la Garde au Rhin (die Wacht am Rhein) ". Il me dit : " Ce n'est pas cela qu'il faut écrire, tu dois écrire : ma chanson préférée est la Marseillaise ". Je savais très bien que la Marseillaise était l'Hymne national français, mais j'ignorais totalement les paroles ...

L'armistice.

Le 11 novembre ou les jours suivants, tous les soldats allemands sont partis. Ils arrachaient les cocardes aux officiers et les officiers filaient bien doux.

L'Alsace redevenue française, il y avait des réjouissances partout.

Et chez nous, à la fin, la vie a continué comme par le passé... "

Témoignage recueilli par Michel DIDIERJEAN

DESTIN DE SOLDATS

LE PERIPLE MOUVEMENTE D'UN SOLDAT DE FRELAND

" Mon oncle fit la guerre de 1914-18 et j'ai choisi d'en parler car il traversa alors de rudes épreuves. Il habitait Fréland, ou plutôt Urbach puisque c'était l'époque allemande. Quelques mois avant la guerre, il fit son service militaire, au camp d'Oberhoffen (Haguenau) en particulier, d'où il écrit à sa famille, le 21 mai 1914 : " Nous reviendrons samedi à la caserne ; je serai bien content car nous avons du rude service ici ". Au début de la guerre, il déserta et se cacha à Rumegies (Nord de la France) chez une jeune femme qui devint par la suite son épouse. Mais il fut fait prisonnier par les Anglais, car il était toujours de nationalité allemande. Il parvint à s'échapper une nouvelle fois et retourna à Rumegies jusqu'à la fin de la guerre. Il revint alors avec son épouse en Alsace française, à Fréland où il avait sa famille."

Enquête de Véronique LONGHINO et Marianne LAMOUCHE

TENTATIVES d'EVASION de DEUX SOLDATS d'ORBÉY

Mr H. raconte : " J'avais dix-huit ans lorsque la guerre a été déclarée. Je suis parti le troisième jour de la mobilisation à Neuf-Brisach pour faire des barbelés et des tranchées, jusque vers Noël. J'ai passé Noël 1914 en Russie où je suis resté dix-neuf mois. Je suis alors allé en France, j'ai fait la bataille de Verdun, dans l'infanterie. Après je suis parti pour la Somme où je suis resté jusqu'à la fin de la guerre.

Un premier échec.

Là, j'ai rencontré mon camarade Jules SIMON. Quand on est parti en première ligne, on a décidé de s'évader chez les Français. Le matin-là, on a demandé au chef de monter la garde. Le chef était d'accord et nous a montré la place pour monter la garde, cinquante mètres en avant des premières lignes. Mais les soldats que nous devions remplacer, deux de la vallée de Munster, avaient décidé de ne plus marcher avec les Allemands et s'étaient évadés chez les Français. Le chef a rapporté cette évasion à l'Etat-Major qui a décidé de ne plus laisser les Alsaciens ensemble. Je ne suis donc resté que cinq minutes avec Jules SIMON, puis un autre soldat m'a remplacé. Cette évasion nous a valu un grand feu d'artillerie française dès ce premier jour.

L'évasion de Jules SIMON.

Nous restions huit jours en première ligne, puis dix jours en deuxième et ensuite nous partions dix jours en repos. On a donc décidé qu'il fallait s'évader avant de passer en deuxième ligne. Moi, je ne pouvais plus, car j'étais dans les tranchées avec trente mètres de barbelés électrifiés devant moi. Jules SIMON qui était en avant-poste avait plus de facilités car il y avait le passage pour les patrouilles allemandes de nuit.

Le huitième jour, alors qu'on avait été chercher le ravitaillement, Jules me dit : " Je fous le camp chez les Français cette nuit ". L'Allemand qui était avec lui lui avait dit les jours auparavant : " Si je savais parler français comme vous, moi je serais avec les Français ". Jules lui a proposé tout son argent pour qu'il le laisse passer le fil de fer, et qu'il jette une grenade dans une autre direction en prétextant se venger d'une patrouille française.

Mais cela n'a pas été le cas ! Quand Jules SIMON monta les trois-quatre marches de la tranchée et s'enfuit dans les zigs-zags du barbelé, l'Allemand prit peur - c'était un pauvre diable et pas tout clair - et tira la sonnette d'alarme qui était reliée à l'Etat-Major ! Tout le bataillon se mit à tirer, lancer des fusées et des grenades à main et à donner de l'artillerie. Les Français ripostèrent, croyant à une attaque.

Mon Jules SIMON se jeta dans un trou d'obus, heureusement, et resta là de huit-heures et demie à minuit en levant la main de temps à autre, pour voir s'il n'attrapait pas de balle. A minuit, une patrouille allemande est sortie et Jules put se camoufler sous un tas de branches et n'être pas repéré : autrement, il



Soldats du Val d'Orbey - Front de France - 1915

" Russische Kultur "

ou le combat du soldat allemand contre les puces et les poux, chez l'habitant russe

(Carte humoristique envoyée du Front de l'Est en mai 1916)



passait au poteau. Quand il n'a plus rien entendu, Jules a rampé jusqu'aux barbelés des Français et lorsqu'il les a entendu parler, il leur a dit qu'il était un Alsacien qui voulait se rendre et qu'il ne fallait pas tirer sur lui. Les Français sont venus le chercher, car il était pris dans les barbelés.

C'était le 11 novembre 1917, un an avant l'armistice.

Je passe un mauvais moment.

Lorsque Jules SIMON est parti, ils m'ont laissé de garde pendant quatre heures, de huit heures à minuit : tous les cinq minutes quelqu'un venait voir si j'étais encore là. J'en ai passé !!! Ils m'ont interdit d'aller dans mon souterrain et m'ont mis dans le local des patrouilles. Je voulais m'allonger sur un lit, mais un Boche me prit par le bras, me donna un coup de pied au derrière et m'obligea à me coucher sur la terre. A deux heures, j'ai dû repartir monter la garde jusqu'à quatre heures, puis de nouveau de six à sept heures. A côté de nous, un sous-officier avait tiré 12 500 balles de mitrailleuses. Comme il ne savait pas que j'étais le camarade de Jules SIMON, il me dit : " Hier soir, l'Alsacien qui s'est évadé n'a pas dû arriver chez les Français, de la manière que l'on a tiré sur lui ". Moi aussi, je le croyais, car le feu avait duré sans arrêt de huit heures à minuit (1).

A ce moment, un sous-officier est venu me dire d'aller à l'Etat-Major. Qu'est-ce qui allait m'arriver ! Le Major m'interrogea et me demanda ce qui était arrivé avec mon camarade. " Je ne sais pas répondis-je, il ne m'en a pas parlé. Il n'a jamais été question d'évasion. Sûrement qu'il a entendu une patrouille française et qu'il est sorti pour faire un prisonnier ". En effet, on avait trois semaines de permission pour la capture d'un soldat français. " Non, rétorqua le Major, il n'y avait pas de patrouille dehors, car les Français ont tiré. Dans le cas contraire, ils auraient tué des leurs ".

Là-dessus, je suis sorti de l'Etat-Major : " Allez-vous en, espèce d'Alsacien ", qu'ils me disaient. Ils m'ont mis aux cuisines, pour éplucher les pommes de terre et préparer le bois pour le feu. J'y suis resté huit jours, jusqu'à ce que ma compagnie parte en repos.

Le régiment disciplinaire.

J'ai été alors versé dans un régiment disciplinaire et suis resté tout le temps en première ligne, jusqu'à la fin de la guerre ... J'en ai passé !! Je n'en reviens pas que je sois encore là, vivant...

A la bataille de Verdun, il n'y avait que des trous d'obus : on n'avait même pas de tranchées. Le ravitaillement ne venait plus, tellement cela bombardait : ce n'était qu'un roulement. A un endroit, nous avions tellement faim que nous avons découpé des morceaux de viande sur des chevaux abattus au bord de la route.

Au régiment disciplinaire, un mois avant l'armistice, j'ai été enterré vivant. Nous étions montés 80 en première ligne, au bout de quatre jours, on était encore 25 ... Les autres tous tués... Devant nous, c'étaient des Ecossais, des mauvais qui ne faisaient pas de prisonniers ! Pour monter à l'offensive, nous sommes arrivés dans une petite forêt. Mais nous ne savions pas que les premières lignes étaient si près ; nous avons été obligés de retourner en arrière et avons trouvé dans un fossé trois soldats enterrés. L'un a pu sortir lui-même et nous a appelé pour déterrer les autres. Nous qui étions camouflés sous nos bâches,

(1) M. H. a appris la réussite de l'évasion seulement en 1919, de la bouche de Jules SIMON lui-même.

pour ne pas être repérés par les avions, sommes remontés pour sauver ces hommes. Au moment précis où un infirmier venait donner à boire au blessé, un obus est tombé sur le trou voisin où se trouvaient six hommes. Ils ont été projetés dehors par morceaux et mon trou a été bouché. C'est alors que j'ai été enterré vivant. Je suis resté sur le terrain jusqu'au soir, où j'ai été ramassé et conduit à l'infirmierie.

Et enfin, j'ai terminé la guerre en Allemagne dans un hôpital... "

Témoignage recueilli par K. BARADEL - V. DELAROCHE

A. FUEHLER F. GSELL

UN TEMOIGNAGE EXCEPTIONNEL

Frère Ernest HENNIGE : " Fréland pendant la guerre de 1914-18 ; souvenirs tirés de notes personnelles."

Frère Ernest, maître-adjoint à l'école de Fréland en 1914, a publié en 1954 ce recueil de souvenirs, heureusement réédité par la Municipalité de Fréland il y a quelques années.

Ce petit ouvrage est de grande importance, car il nous livre un tissu serré d'informations, relevées avec une scrupuleuse minutie. Nous pouvons ainsi revivre le mois d'août 1914 presque jour par jour. Frère Ernest traduit l'angoisse de la population, la constitution des stocks de provisions, le défilé des hommes aux saints sacrements, la cohue de la mobilisation à Colmar. Il narre les combats du 15 au 27 août, le bref épisode français (22-27 août), l'arrestation du maire Thomas évacué outre-Vosges. Il nous étonne aussi par sa curiosité, lorsqu'il se précipite à la fenêtre, pour voir les obus survoler les maisons ou à la porte de la cave, pour se renseigner sur les combats.

La fureur des combats éloignée de Fréland, le village connaît les aléas des logements de soldats, des recensements, des réquisitions et autres tracasseries administratives. Frère Ernest se révèle encore un précieux informateur, car il remplit alors les fonctions de secrétaire de mairie et excelle à ruser avec les administrations civiles et militaires allemandes et à conseiller les habitants, particulièrement les pauvres mères de famille obligées de subvenir seules aux besoins familiaux et aux travaux des champs. Faits tragiques et épisodes comiques s'enchevêtrent constamment.

Enfin, Frères Ernest raconte les joyeuses fêtes de l'année 1919, l'ordination du R.P. Herqué, la visite du général Gouraud, jours de liesse où planent le souvenir des absents, des nombreuses victimes de la grande boucherie.

Armand SIMON

Les réquisitions.

" Au printemps 1916, on confisqua tous les objets en cuivre et en laiton, les alambics et les tuyaux d'orgue. Par bonheur, on avait placé un tas de fagots et de fumier de cheval par terre et sur les marches de l'église avant de jeter les cloches en bas de la tour, pour qu'elles ne cassent pas." (1)



10 mai 1917 - La réquisition des cloches.

Les écoliers de Fréland. Les garçons figurent sur un autre cliché. (2)

Le retour des cloches.

" En 1919, une commission fit des recherches à Francfort sur le Main et elle trouva des cloches confisquées en Alsace... Le jeudi avant la Pentecôte, j'étais arrêté à un passage à niveau à Colmar lorsque passa un train de marchandises chargé entre autres de deux cloches... Le vendredi matin, M. Barlier Emile, nommé maire depuis un certain temps, me cria plein de joie, que nos deux cloches nous attendaient à la gare de Lapoutroie ; c'étaient celles de la veille ... Le lundi de Pentecôte, on chercha solennellement les cloches. Après la messe, les enfants d'école descendaient en procession le village, portant sous le bras des cloches de vaches en pâturage. Nous rencontrions

(1) Frère Ernest " Souvenirs.... " page 34

(2) Photo et renseignements aimablement communiqués par M. Ronecker M.

les voitures, l'une chargée des cloches ornées de guirlandes et de drapeaux tricolores, l'autre occupée par les autorités de la commune, sur la limite de la banlieue, à la croix au tournant de la route d'Hachimette. Maintenant, au signal donné, tous agitent leurs cloches aux cris de " Vivent les rapatriées ". Le mercredi suivant, filles et garçons de l'école réunis hissèrent les cloches dans la tour, grâce à un long câble allant jusqu'à l'école des filles. Et, en chœur, nous avons acclamé une dernière fois les rapatriées, avant de les voir disparaître dans le clocher. Deux jours qui, sûrement, ne sont pas encore oubliés par les jeunes de cette fois-là." (1)

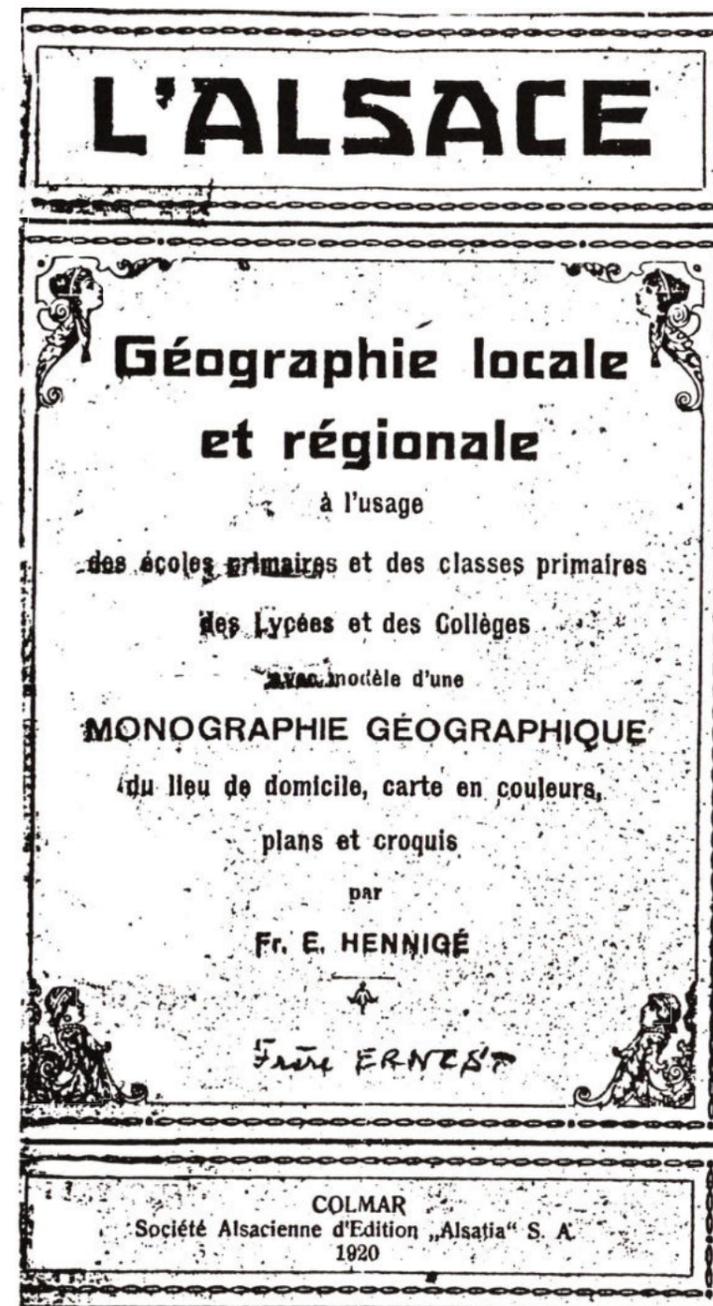


Lundi de Pentecôte 1919 - Le retour des cloches de Fréland.

Près de la gare de Lapoutroie, le chariot décoré, accompagné par les personnalités de Fréland. On reconnaît M. BARLIER, maire, M. DRIESBACH, M. PRINCE, curé, M. FIRER, sacristain, M. HERQUE le meunier (2)

(1) Frère Ernest " Souvenirs ... " page 35

(2) Photo et renseignements aimablement communiqués par M. Ronecker M.



Frère Ernest HENNIGE, de la congrégation de Matzenheim, fut maître-adjoint à l'école de Fréland de 1912 à 1919. Il occupa également les fonctions de secrétaire de mairie. Incorporé dans l'armée allemande à la fin de 1916, il put regagner Fréland le 23 décembre 1918. Il quitta le village en 1919.

Pédagogue de qualité, il publia en 1920 un ouvrage de Géographie locale et régionale à l'usage des écoles. (Document aimablement communiqué par M. Henri PETITDEMANGE).

QUELQUES LIVRES ET DOCUMENTS Sur la deuxième Guerre Mondiale

Armand SIMON

OUVRAGES GENERAUX

Livres et témoignages sur l'Alsace pendant le deuxième conflit mondial abondent. Nous ne citons que quelques livres, fournissant des bibliographies détaillées.

- * *DOLLINGER Philippe (sous la direction de) : L'Alsace de 1900 à nos jours ;*
Toulouse, 1979. Avec en particulier la collaboration de Georges FOESSEL.
3e Partie : Et à nouveau la guerre - FOESSEL G. et DREYFUS F.G.
- * *SITTLER Lucien : L'Alsace, terre d'histoire ; Colmar, 1972*
- * *KETTENACKER Lothar : La politique de nazification en Alsace.*
1ère partie : Prélude - les protagonistes ; Saisons d'Alsace n° 65, 1978.
2e partie : Les faits ; Saisons d'Alsace n° 68, 1978
- * *L'HUILLIER Fernand : Libération de l'Alsace ; Paris 1975.*
1ère partie : L'Alsace annexée ; pages 13 à 59.
- * *BENE Charles : L'Alsace dans les griffes nazies ; Raon l'Etape, depuis 1972.*
6 tomes parus (1971 à 1984)
7e tome en préparation.
- * *SCHMITT Louis (documents rassemblés par) : L'Alsace sous l'oppression nazie, 1940 - 1944 ; C.R.D.P. Strasbourg, 1977.*

LA LIBERATION DU CANTON DE LAPOUTROIE

- * *L'HUILLIER Fernand : Libération de l'Alsace (ouvrage cité).*
- * *CHAMBE René : Le 2e Corps d'Armée dans la Bataille d'Alsace - La victoire d'Orbey et de Kaisersberg*
Revue d'information des troupes françaises d'occupation en Allemagne ,
n° 8, mai 1946 ; pages 17 à 36.
Dessins du lieutenant JOUANNEAU - IRRIERA.
Cet article, maintes fois cité et utilisé, est une des meilleures sources d'information sur la bataille d'Orbey. Dans un style épique, où perce l'enthousiasme de la Libération encore toute proche, l'auteur décrit avec minutie les combats des 15 et 16 décembre ainsi que leurs préparatifs. Les dessins du lieutenant Jouanneau-Irriera campent des scènes de combat et des paysages.

- * *CHAMBE René : Le 2e Corps attaque. Campagne de France 1944-45 ; Paris 1948*
Chapitre II : La victoire d'Orbey et de Kaisersberg ; pages 33 à 115.
Ce chapitre reprend le texte de l'article cité plus haut.
- * *Cne MOREAU: La Victoire sous le signe des Trois Croissants.*
Tome II : La vie, les peines et les gloires de la 3e Division d'Infanterie Algérienne en France et en Allemagne. Alger 1948.
Texte du capitaine MOREAU. Illustration du lieutenant JOUANNEAU-IRRIERA
2e partie, chapitre III : En Alsace : Colmar.
Pages 236-266 : Les batailles du Bonhomme, d'Orbey et de Labaroche.
La 3e D.I.A. du général GUILLAUME fut le fer de lance de la libération du Val d'Orbey, sous l'autorité du général de MONSABERT, chef du 2e Corps d'Armée.
Ce beau livre, remarquablement présenté, est rehaussé de nombreux dessins du lieutenant JOUANNEAU-IRRIERA. Outre maints croquis pris sur le vif, le lieutenant nous offre le portrait de nombreux officiers, commandants d'unités, et de simples soldats. En particulier ces héroïques tirailleurs et goumiers arrachés à leur lumineuse Afrique et jetés dans l'enfer blanc des Vosges de 1944-45.
- * *DE LATTRE DE TASSIGNY Jean : Histoire de la Première Armée Française ; Paris 1949.*
Chapitre X - La poche de Colmar. Les opérations de décembre 1944
pages 326-343.
Page 329 : carte des opérations de décembre 1944.

ARTICLES DE JOURNAUX

De très nombreux articles évoquent les années sombres de la guerre, particulièrement lorsqu'approchent les dates anniversaires des événements. Malheureusement la dispersion de ces articles et les problèmes de collecte et de conservation des coupures de journaux compliquent leur consultation et peuvent condamner ces documents à l'oubli.

Nous ne rappelons que quelques articles importants ; qu'on nous pardonne des oublis et qu'on nous les signale.

Relevons surtout la contribution d'Auguste RAFFNER qui recueillait inlassablement les témoignages et a rédigé d'innombrables articles. Il serait intéressant de rassembler son oeuvre, de vérifier et compléter les informations pour une éventuelle publication.

- * *GRANIER Jacques : L'épopée des passeurs d'Alsace.*
Dernières Nouvelles du Lundi 29 juin au 28 septembre 1964. 11 articles.
n° 10 : "Dieu a créé la Schlucht pour notre malédiction" disaient les douaniers allemands. (En particulier, les passeurs du Bonhomme, Lapoutroie, Orbey).
n° 11 : "La région d'Orbey, un bastion de la Résistance".
(Les passeurs des Huttes et d'Orbey ; la filière Borocco).

* *RAFFNER Auguste : Notes inédites sur les combats de la Libération ; 1944-45.*

D.N.A. Colmar (Dernières Nouvelles d'Alsace, édition de Colmar) 1971.
Nombreux articles. L'auteur utilise des ouvrages et des témoignages.

* *RAFFNER Auguste : Au cours de l'hiver 1944-45 : la libération du Val d'Orbey.*

D.N.A. Colmar, janvier-avril 1972. 23 articles.
Parmi les nombreux témoignages, nous notons les récits très détaillés de MM. Joseph LAMOUCHE, Jules GUIDAT, Hubert DEMANGEAT, Joseph FLORENTZ.

* *(sans nom d'auteur) : Il y a trente ans, un grave danger menaçait la population de langue française.*

D.N.A. Colmar 1972.
Deux difficultés : nous n'avons pu retrouver le nom de l'auteur ni la totalité des articles.
Les nombreux articles évoquent les expulsions de décembre 1940, les tentatives de nazification et de germanisation, la mise en place du projet (heureusement avorté) de déportation de la population patoisante.

* *JACQUOT M. : " Il y a trente ans ... Le déminage dans la région d'Orbey "*

D.N.A. Colmar, 17 avril 1975. Le récit de M. Charles DIDIER rappelle le dévouement des démineurs qui débarrassèrent la région de ses dangereux vestiges guerriers.

* *FLAMMAND Patrice et BONNET Roland : Un patrimoine vivant : des Alsaciens racontent.*

D.N.A. 1980.
23 juillet 1980 : Une certaine résistance. " Au début, on passait pour boire un coup ... en France ! "
24 juillet 1980 : Une certaine résistance. " Il commençait à divaguer, alors je lui dis : Compte le nombre de grains que tu peux faire entrer dans cette bouteille "

Témoignages de Mmes Henriette GUIDAT, Alice PETITDEMANGE, Antoinette MILLION, MM. André BARLIER, Marcel MAIRE, Georges DEMANGEAT et Pierre SCANDELLA.

" Cet article a été rédigé au courant de l'été 1984. Il doit être complété par les ouvrages et les articles de journaux suscités par le quarantième anniversaire de la libération, nombreux durant ces mois de novembre-décembre 1984. "

LES ALÉAS DU DESTIN

RECIT AUTHENTIQUE D'UN JEUNE WELSCHE

DE LAPOUTROIE

Une nouvelle de Maria JULLIARD

Dessins d'Eric HAMRAOUI



Le 21 Mars 1945, après plus de trois ans d'absence, Maurice allait retrouver son village. Il marchait tête baissée, les jambes, le corps lourds de fatigue et de souvenirs. Autour de lui, le printemps tentait timidement de prendre la relève de l'hiver. Les saules exhibaient leurs chatons de velours gris, de rares boutons d'or et quelques pâquerettes frissonnaient dans les prairies en bordure de la Béhine. Deux silhouettes, le dos baissé, un couteau à la main, étaient à la recherche de l'intrépide pissenlit bravant héroïquement les dernières colères de l'hiver.

Maurice regardait sans voir, trop occupé à démêler l'écheveau entortillé de ses sentiments, trop fatigué aussi pour tenter d'y voir clair...

Depuis cinq jours qu'il avait quitté la Haute Garonne... Le voyage n'avait pas été facile, la plupart des ponts étaient coupés. Il avait traversé le Rhône à la nage, dormi à la belle étoile et dans les gares, en attendant le bon vouloir des trains, inexistantes à partir de Mulhouse. En camion militaire et à pied, il était enfin près du but. A Hachimette, il s'était assis sur le bas-côté de la route ; quelqu'un l'interpela : " Que fais-tu là ? C'est miné ... " Prestement, il était reparti.

Tout en marchant, les souvenirs affluaient : son départ en Août 1941 après une convocation au conseil de révision. Pas question de servir dans l'armée allemande : il fallait au plus vite passer la frontière et rejoindre la France libre. Avec deux copains, accompagné de son père et d'un voisin, il monta de nuit aux Mérelles, franchit les Immerlins à travers bois, atteignit le Col du Louchbach, descendit la forêt du Rudlin jusqu'au Valtin où, par Habeaurupt, il rejoignit Plainfaing. Là, une filière les prenait en charge. Ils reçurent des directives très précises : les trains devaient être quittés et repris dans de petites gares, avant et après les villes, les consignes strictement suivies, les mots de passe retenus. Gîtes et ravitaillement leur étaient assurés. La dernière étape



fut plus dure : 17 kilomètres à pied, accompagnés de passeurs. Il s'agissait de franchir la ligne de démarcation, en l'occurrence la Loue. Il y eut des alertes, des incidents, heureusement sans gravité. Quel soulagement de se trouver enfin en Zone libre !

A Lons-le-Saunier, tous les trois s'étaient engagés au 51ème R.I., avec des gars d'Orbey et de Fréland. Les " classes " n'étaient pas très " drôles " sans nouvelle de la maison et sans possibilité de passer une " perm " en Alsace. Leur cas fut pris en considération. Deux camps d'hébergement furent créés à l'intention des Alsaciens-Lorrains, dont l'un à Saint-Tropez : il en profita. Une autre " perm " lui permit de retrouver les Lapoutroyens expulsés par les Allemands et réfugiés dans la région de Saint-Gaudens.

L'hiver fut rude : 22 à 23 degrés sous zéro. Au printemps les manoeuvres commencèrent à travers la Saône, l'Ain et le Haut-Jura : tous les jours, entraînement au fusil. Lors d'un concours de tir, devant toute la division, Maurice avait remporté le premier prix. On l'avait nommé tireur d'élite.

Des bruits commençaient à courir : les Allemands allaient arriver. Le 25 Novembre 1942, ils étaient là. Que faire ? Fuir ? Le capitaine les rassura. Trois jours plus tard, ils étaient démobilisés et libres. Maurice avait eu vingt ans la veille, le 27. Il partit avec les copains travailler comme bûcheron dans le Haut-Jura. Le froid et la neige les firent descendre vers le sud, dans la région de Saint-Gaudens où un noyau de Welsches s'était constitué.

Maurice s'interrompt dans ses souvenirs : il approchait de la gare, de " sa " gare. Presqu'en face, sur le pas de sa porte, le vieux Théophile lui dit en guise de bonjour : " Eh vla co îne dé chépu ". ("En voilà encore un de sauvé"). Le contact avec ces lieux familiers l'apaisait : malgré les blessures de la guerre, rien n'avait vraiment changé. Devant sa maison, son père et sa soeur aidaient le scieur de bois : l'un passait les tronçons, l'autre enlevait les bûches. " Te r'viens ! " C'était le cri du coeur. Les grandes émotions réclament le silence, surtout chez certains : les siens appartenaient à cette race.



Sa mère et son grand-père manquaient à l'accueil. Les mairies l'avaient informé, mais maintenant seulement la dure réalité se concrétisait : les chaises vides à table, la douce sollicitude de sa mère absente à la cuisine, absente de partout ... L'atelier vide du grand-père, vide de sa présence mais plein de ses outils, de son labeur, des persistantes odeurs de bois frais.

Maurice allait et venait dans cette maison devenue trop grande, assailli par son enfance, sa jeunesse : rien ne serait plus jamais comme avant ...

Après la famille, ce fut les retrouvailles avec les voisins, les gens du patelin ; tous le reconnaissaient, lui posaient plein de questions. Chacun avait ses petites histoires, tristes ou drôles : il s'était passé tant de choses pendant ces quatre années de guerre ... Il entendait, enregistrant assez distraitemment ; on le lui reprochait d'ailleurs. Un ancien lui avait dit :

" Varou qu'ta ? Ta co évoye ... " ("Où es-tu ? Tu es encore ailleurs ...")



C'était vrai et cet ailleurs se prénomait " Gisèle ". Pourquoi l'avoir quittée ? Les avoir quittés tous, alors que tant de liens le retenant là bas. Pourquoi ? Il ne comprenait plus ...

Quand la radio leur avait appris la libération du canton de Lapoutroie ; il fut pris d'un désir véhément de revoir son village et les siens. Tant que la poche de Colmar résistait, il fallait patienter. Le jour où elle céda, il n'y tint plus et annonça son départ. De tous côtés, ce fut une avalanche de protestations. Quant à Gisèle, elle sanglotait. Ils finirent par pleurer tous deux, le coeur lourd de chagrin, mais il ne renonça pas.

C'était là son secret et ce secret l'isolait.

Répondant aux questions de son entourage, il avait raconté ces années passées au service de la famille Pène, un fermier de Gier. Le travail y était diversifié et, par bien des aspects, nouveau pour lui, par exemple l'attelage des vaches, la culture du maïs, des haricots, des navets, des betteraves, produits écoulés aux marchés de Saint-Gaudens et de Montréjeau.

L'automne était la saison la plus chargée : cueillette des pommes - deux cents arbres - ramassage des châtaignes, écosage des haricots, battage du blé. Ce dernier travail était collectif. Pendant trois semaines, la grande batteuse circulait de ferme en ferme. L'écurie abritait toute une ménagerie : une jument, cinq vaches, un veau, six moutons, deux cochons, des poules, dindes, oies et canards.

Là aussi, tuer le cochon était un événement : chacun y participait. Il avait appris à faire le boudin aux raisins, le pâté, le saucisson, la saucisse, à saler le jambon qu'on mettait dans la cendre. Après le travail venait le festin auquel voisins et amis étaient conviés. Il se souvenait d'avoir fêté le cochon dans sept familles ...

Cette vie paysanne et familiale loin des grandes tragédies lui convenait. Le hic était l'absence de nouvelles des siens. Les échos de la guerre lui paraissaient presque irréels ... Etait-ce possible tout ce carnage ?



Un jour de Février 1944, nouveau conseil de révision, cette fois-ci pour le travail obligatoire en Allemagne. Bien entendu, ce départ était exclu, pour ses copains comme pour lui. Ils contactèrent à Toulouse le colonel Berger alias André Malraux. Son intervention fut efficace et ils purent rentrer à Gier avec la consigne de passer inaperçus. Plus de cartes de ravitaillement ni d'habillement : c'était encore un moindre mal.

Au printemps, l'écoute de " Les Français parlent aux Français " se fit plus fréquente : on sentait que quelque chose allait se passer. Les hommes de dix-huit à quarante-cinq ans furent mobilisés pour surveiller les voies, cinq heures par nuit. Drôle de surveillance, transformée en sabotage ... La Résistance passait à l'action. Les parachutistes anglais larguaient des armes, des munitions et des vivres que l'on cachait dans un puits ou chez le meunier. Un feu était allumé dans un pré pour signaler l'aire d'atterrissage aux aviateurs.

L'occupant étant devenu de plus en plus exigeant quant aux livraisons de blé, Maurice avait pris le relai au moulin pendant des nuits entières. C'était le seul moyen dont disposaient les paysans pour dissimuler une partie de leur récolte. Dans les meules de foin à livrer se trouvait un peu de tout : pierres, ferraille, mottes de terre, l'essentiel étant de faire le poids.

En Mai, un camion allemand chargé de soldats armés de mitraillettes envahit le village, bloquant les issues ; chaque maison fut fouillée, les papiers exigés. Il risquait gros ... Rentrant à la ferme juché sur une voiture de luzerne, il joua d'aplomb et passa sans être inquiété, ce jour-là et le lendemain. Son courage fut payant, son courage ou le dévouement de son ange gardien selon certains ... Les fouilles ayant été vaines, les soldats quittèrent le village au grand soulagement de tous : l'alerte avait fait trembler plus d'un ...



Vint le 6 Juin, l'espoir enfin ... On fit l'impossible pour retarder la moisson: lenteur du travail, pannes provoquées aux machines ... Peine perdue : le blé dut être livré.

Le 18 Août, une colonne allemande reculait en débandade. Le 22, Toulouse était libérée. C'était pour nous la fin du cauchemar.

Noël, Nouvel An 1945 : cette année-là les fêtes prirent un relief spécial. Les maquisards, les chefs de réseau se dévoilèrent. Il y eut des surprises ... Des décorations furent accordées. Il était du

nombre à plusieurs titres : déserteur, résistant, engagé volontaire, refus du service obligatoire.

En Février, la route vers l'Alsace devint libre : il partit.

Ayant relaté en gros le déroulement de ces trois années, Maurice se taisait. Plongé dans le passé auquel Gisèle était essentiellement liée, il revivait les faits marquants de leur rencontre : cette messe de minuit 1942 à Gier.

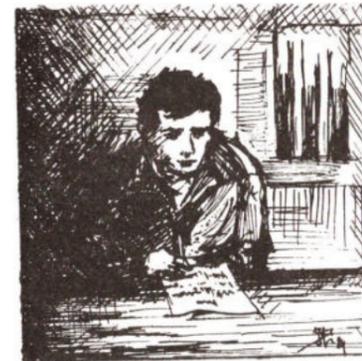
Au cours de l'office, le vieux curé s'était affaissé ... Il se précipita, une jeune fille l'avait devancé ; ensemble ils portèrent le prêtre au presbytère, où la mort l'emporta deux jours plus tard.

Ce fut leur première rencontre et le début de leur amour, qui fit d'eux rapidement des inséparables. Pour lui, la force de ce sentiment transformait l'environnement : gens, animaux,



paysages avaient pris soudain un visage plus attrayant et presque familier. Chacun d'eux ne concevait plus sa vie sans l'autre et malgré cela il l'avait quittée ... Si pourtant elle avait accepté de le suivre, mais ses insistances furent vaines. Pourquoi ce refus, sans pouvoir et sans vouloir en donner la raison ?

Toutes ses connaissances le retenaient : la famille Pène, celle de Gisèle et bien d'autres ...



Seul dans sa chambre, il cherchait à comprendre ... Pendant de longs mois, suspendu à l'écoute de la radio, il avait attendu, espéré ce retour et aujourd'hui un même désir tout aussi véhément le projetait loin de chez lui ...

Un soir, il n'y tint plus. Une lettre adressée au bon Monsieur Pène partit le lendemain, sollicitant un nouvel engagement.

Sa lettre à Gisèle attendait encore une réponse. Quand elle vint le jour suivant, il fut déçu. Son amour s'y exprimait certes, mais brièvement, sans spontanéité, comme à regret. Trois jours plus tard, la réponse de son ancien patron arriva, décevante elle aussi. D'un ton embarrassé, M. Pène l'informait que n'ayant pu se passer d'aide, il avait saisi une occasion intéressante pour le remplacer. Toutefois, si l'intention de Maurice était ferme, on pourrait peut-être s'arranger. La lettre manquait de chaleur et contrastait avec les expressions de solide affection si souvent manifestées.

Il écrivit de nouveau à Gisèle. La réponse ne tarda pas, assez semblable à la première, paraissant prendre à peine au sérieux ses projets de retour.

Pourtant c'était bien un " Au revoir " et non pas un Adieu qu'ils avaient échangé au moment de se quitter. Elle et Maman Pène l'avaient comblé de gâteries pour le voyage. Que s'était-il passé ? Le saurait-il jamais ? Etait-ce son départ trop précipité, interprété comme une fuite sans retour, qui les avait profondément ulcérés ? Doutaient-ils de sa sincérité, de son amour, de son affection ? Ou bien le vieil adage : " Loin des yeux, loin du coeur ", trouvait-il sa justification ? Il se refusait à le croire. Il n'en était pas moins très malheureux.

Plusieurs journées passèrent. On lui offrit du travail. Que faire ? Peu de choses l'intéressaient encore ; refuser serait s'enfoncer dans sa " déprime " : il accepta.

En mars 1945, Maurice et Gisèle avaient échangé un au revoir qui se réalisa ... 26 ans plus tard.

Tous deux étaient mariés, père et mère de famille. Dès le premier regard, l'un et l'autre sut que la séparation n'avait pas entamé leur amour.

Curieux destin : Maurice quitta ce monde trois mois après Gisèle.

La vie les avait séparés, la mort peut-être les a réunis. Du moins il est permis de l'espérer.



L'ÉCOLE PRIMAIRE A LABAROCHE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE

Souvenirs d'André PERRIN

Etrange situation pour les jeunes écoliers sous le régime nazi, dans les régions de langue française telle que le Val d'Orbey !

Après l'invasion allemande de juin 1940 et les grandes vacances habituelles, les classes reprirent début octobre. Un nouvel instituteur nous attendait à l'école de Labaroche-Eglise. Il était alsacien et parlait français, mais il avait ordre de commencer à nous apprendre l'allemand. Il nous expliquait la leçon en français, car, bien entendu, personne ne savait un mot d'allemand parmi nous. L'application était à la mesure de notre enthousiasme pour apprendre la langue de l'envahisseur qui nous faisait si peur ! Après trois années d'école française où tout marchait bien, j'avais l'impression d'une cassure brutale. Finis les livres de lecture avec leurs histoires si intéressantes, finie la bibliothèque scolaire où nous empruntions des livres pour les longues soirées d'hiver, finie la découverte de la France au cours des leçons d'histoire et de géographie...

En janvier 1941, après les vacances de Noël, nouvelle surprise, nouveau choc ! Notre instituteur arrivé en octobre n'était plus là. A sa place, un instituteur et une institutrice venus d'Allemagne et qui ne savaient pas un mot de français. Personne parmi les écoliers ne savait former une phrase correcte en allemand ! La situation n'aurait pas manqué de saveur en des circonstances moins tragiques ! Quand l'instituteur se fâchait tout rouge et se mettait à crier, nous pensions bien qu'il n'était pas content mais nous ne savions pas toujours pourquoi.

Je me souviens qu'un jour, nous devions faire un exercice sur notre ardoise, puis venir le présenter au contrôle. Après avoir vu mon travail, l'instituteur me semble marmonner quelque chose comme : " Pas mal, pas mal... " et je me dis : " Tiens, voilà qu'il parle français à présent ! " Mais au bout d'un moment, il m'interpella et m'expliqua qu'il fallait refaire l'exercice plusieurs fois : "Ein paar mal !"

Un autre épisode m'est resté également en mémoire. Comme dans tous les régimes totalitaires, les paperasses abondaient. Pour faciliter son travail, la mairie avait pris l'habitude de faire distribuer les convocations, avis, formulaires ... par l'intermédiaire des écoliers. C'était à l'époque, - vers 1942, je pense - où tous les noms de famille français - la plupart à Labaroche - avaient été traduits ou bien germanisés. A la fin de la classe, l'instituteur sortit une pile d'enveloppes, que nous devions distribuer selon l'habitude dans notre quartier. Mais personne ne connaissait ces noms nouveaux, étranges et ridicules ! Qui pouvait savoir que les VOINSON s'appelaient WESSUNG, les PIERRAT PIERHART ou les PETITGENAY PETITSCH ? Colère de l'instituteur, mais pour une fois, elle ne nous visait pas. Il fit une sortie contre les autorités

de son propre pays en s'écriant : " Mais qu'ils fichent donc la paix à ces gens qui n'en peuvent rien s'ils ont un nom français ! " Réaction surprenante à une époque où la moindre critique pouvait coûter très cher.

Il faut reconnaître d'ailleurs que dans l'ensemble ces deux enseignants allemands furent assez corrects vis-à-vis des écoliers et de la population. Ce qui n'était pas le cas dans toutes les écoles. Certes, les punitions corporelles ne manquaient pas et les : " Vier auf die Finger " étaient distribués avec générosité, mais cela faisait encore partie de l'institution scolaire à l'époque.

L'enseignement restait très "élémentaire". D'abord parce qu'il se faisait dans une langue étrangère que nous n'aimions pas, et pour cause ! Il semble bien aussi que les enseignants aient reçu des consignes pour limiter l'instruction des enfants. On rapportait qu'un inspecteur primaire avait déclaré en privé : " Notre Führer n'a pas besoin d'étudiants, il veut seulement de bons soldats ". Les classes tombaient facilement l'après-midi, du moins vers la fin, si mes souvenirs sont exacts. Pendant trois semaines, on nous fit construire un grand massif pour orner le fond de la cour de récréation et nous allions parfois loin chercher de belles pierres, des plantes, des fleurs. Il n'y eut aucune heure de cours durant ces trois semaines.

Pour toutes ces raisons, sans compter les privations et les perturbations dues à la guerre, notre niveau scolaire était des plus médiocres. En 1945, ceux de ma classe, nés en 1931, auraient dû terminer l'école et passer le certificat d'études. Il y eut en fait prolongation de la scolarité et des cours du soir afin que tous acquièrent un minimum de connaissances en français. Quant au peu d'allemand acquis par la force des choses durant les quatre années d'occupation, il ne laissa guère de traces chez ceux qui n'eurent pas l'occasion de l'entretenir.

Au plan scolaire, notre génération fut une génération sacrifiée. Mais c'était encore un moindre mal en comparaison de nos camarades un peu plus âgés, que nous avons connu sur les bancs d'école et qui furent ensuite enrôlés de force dans l'armée allemande. Plusieurs ne revinrent jamais de la lointaine Russie, sacrifiés pour une cause qui n'était pas la leur, pour un pays dont ils ne comprenaient même pas la langue !

LES COMBATS DE LA LIBERATION

REPERES CHRONOLOGIQUES

Armand SIMON

" Il y a quarante ans, la guerre ravageait le canton qui payait d'un lourd tribut de sang et de ruines sa libération de la dictature nazie. Nous donnons ici quelques repères chronologiques, en réservant pour le prochain Bulletin des récits plus circonstanciés, la présentation des unités engagées et de leurs chefs. "

L'OEUVRE DE LA PREMIERE ARMEE FRANCAISE

Le général de Lattre de Tassigny chef de la 1ère Armée, conduit depuis le 15 août 1944 la libération du sud et de l'est de la France. Fin novembre 1944, son 2e Corps d'Armée s'est emparé des ruines de St Dié et de Gérardmer et vient de passer sous le commandement du général de Goislard de Monsabert. La vallée de Ste Marie-aux-Mines est libérée le 25 novembre.

C'est donc par le nord-ouest que se fera la conquête de la région de Lapoutroie-Orbey-Kaysersberg, prélude à la ruée vers Colmar. La 3e Division d'Infanterie Algérienne du général Guillaume est chargée de cette mission, en compagnie de la 36e Division d'Infanterie Américaine (36e D.I.U.S.) dans le secteur de Ribeauvillé.

LIBERATION DE FRELAND - LAPOUTROIE - LE BONHOMME

4 décembre 1944 : les Alliés à Fréland.

6 décembre 1944 : bombardement à Lapoutroie.

7 décembre 1944 : prise de Hachimette ; le pont sur la Weiss est détruit.

8 décembre 1944 : libération de Lapoutroie. Les chars et les fantassins viennent de Fréland, par le chemin de Chamont et de Ribeaugoutte.

9 décembre 1944 : première tentative vers le Bonhomme. Attaques depuis le Col des Bagenelles et le bas du Bonhomme, par le chemin de Ribeaugoutte.

10 décembre 1944 : prise du village du Bonhomme.

11 décembre 1944 : approche du Col du Bonhomme.

prise des Mérelles et du Bas d'Orbey.

Mais les Allemands reprennent les Allagouttes.

12 décembre 1944 : prise du Col du Bonhomme.

occupation du Grand Faudé et de la Goutte.

13 décembre 1944 : prise de la Tête des Faux.

14 décembre 1944 : des chars poussent une attaque sur la route de Hachimette à Orbey.

LA BATAILLE D'ORBÉY

Le Général de Lattre déclenche le 15 décembre au matin son attaque principale depuis le Col du Bonhomme jusqu'au Mont de Sigolsheim, sur un front difficile de 20 kilomètres de long.

La prise d'Orbey est l'objectif essentiel. Le général de Monsabert a prévu de fixer la défense d'Orbey par une attaque frontale, confiée au 4e Régiment de Tirailleurs Tunisiens et aux chars du capitaine Détröyat, et d'emporter la décision par une manoeuvre sur les ailes, en tenaille.

15 décembre 1944 :

9 H 30 : début de l'attaque au pied du Col de Bermont et au Grand Faudé. Les chars du Groupement Schlessler, avec des Tabors Marocains et le 1er Régiment de Tirailleurs Algériens s'avancent vers le Bas d'Orbey, depuis Hachimette.

12 H : le Groupement Schlessler occupe les Chiaisgayas et la Conatte.

14 H : le 3e bataillon/4e R.T.T. (commandant Achte) est toujours bloqué au Col de Bermont.

16 H 30 : les chars et les tirailleurs enlèvent le Col de Bermont et Remomont. Le peloton de chars Lachenaye arrive à la place du Marché. Au nord-est, des tirailleurs et des légionnaires sont au Bas d'Orbey.

18 H : la bataille se calme ; le gros du village est toujours aux mains des Allemands.

23 H : le commandant Achte rassemble ses forces en abandonnant le Grand Faudé.

16 décembre 1944 :

à l'aube : puissante contre-attaque allemande venant de Pairis et du Faing. La Compagnie Morel du 4e R.T.T. riposte par une autre contre-attaque.

8 H : le colonel du Breuil (1er Cuirassier) lance ses chars dans le village.

12 H : jonction des différentes troupes près de l'Hôtel de Ville. Le capitaine Détröyat est tué.

Après-midi : les chars de du Breuil s'emparent du Faing. Le 4e R.T.T. arrive au Geisshof.

17 décembre 1944 : les Tabors du Colonel Leblanc prennent le Col du Louchbach et le Lac Blanc. Achèvement de la prise d'Orbey. Approche de Tannach et du Rain des Chênes. Prise de Kientzheim.

LA BATAILLE DE KAYSERSBERG - AMMERSCHWIHR - LABAROCHE

- 18 décembre 1944 : occupation du Gazon Martin et du Lac Noir.
Prise de Tannach et de la Mossure ; échec au Cras.
Libération de Kaysersberg, le Vorhof et Ammerschwihr
(dans la nuit).
- 19 décembre 1944 : attaque de Pairis, Schoultzbach et des Hautes Huttes ;
échec au Noirmont. Succès au Hambout mais contre-attaque
allemande au Bouleau.
- 20 décembre 1944 : approche du Col du Wettstein et de Labaroche-Faîte.
- 21 décembre 1944 : les allemands reprennent Weyermatt. Les tirailleurs arrivent
à la Chapelle.
- 22 décembre 1944 : à Labaroche, le front se fixe entre la Place et la Chapelle.
- 23 décembre 1944 : avance pénible des tirailleurs algériens vers le Breu et
Phimaroche.
- 24 décembre 1944 : violente contre-attaque allemande, à Labaroche et à Orbey
Bethlehem.
- 25 décembre 1944 : rudes combats du 4e R.T.T. Le reste du front se calme.
- 27 décembre 1944 : le Cras est enlevé. La bataille s'enlise ; les tirailleurs
sont relevés par des soldats américains.
- 11 janvier 1945 : les habitants des Huttes sont évacués vers Munster par les
allemands. Même chose dans certains hameaux de Labaroche.
- 4 février 1945 : Labaroche est enfin libérée totalement, deux jours après
Colmar.